

Récit de François Péne
... sur la résistance (42-4)
1944

- 2 -

Un soir d'Octobre, mon mari revient nerveux, tendu. Je sens qu'il a quelque chose à me dire et qu'il hésite toutefois à le faire. Je reste silencieuse : questionner serait maladroit. Pierre se confiera l'heure venue, lorsque les enfants couchés feront moins de bruit et que nous serons seuls dans notre petite chambre bleu clair. Le bébé près de nous est un auditeur discret. Ma curiosité est en éveil : curiosité anxieuse. Je sens que le péril nous a frôlés. Voilà. Pierre raconte : récit bref, sans phrases :

- J'avais rendez-vous avec un camarade, chef important de la Résistance, au coin du boulevard Malesherbes et de la rue d'Anjou. Au lieu de mon chef, je vis trois hommes en imperméable. Je me méfie immédiatement. L'un des trois s'approche :

- N'êtes-vous pas TAILLE ?

Inquiet malgré cette interpellation par mon nom de guerre, je réponds avec aisance :

- TAILLE ? Non, pourquoi ?

- N'avez-vous pas rendez-vous ici avec M. DUFOR ? Nous venons de sa part.

- Moi. Oh ! pas du tout, j'ai rendez-vous avec une femme. Et pour donner plus de véracité à cette phrase, je sors ma montre, semble peu satisfait par cette observation, attends quelques minutes puis je prends le large aussi rapidement que possible bien qu'à pas mesurés pour ne point révéler ma hâte. Je suis sûr de ce qui m'attend si mes interlocuteurs se ravisent. Ma serviette est bourrée de documents compromettants et je n'ai plus d'hésitation sur l'identité de ces messieurs. M. DUFOR est bien le nom de résistance de mon camarade mais l'accent un peu rude de celui qui le prononce révèle le tudesque. J'ai pu joindre ensuite mon ami. DUFOR, depuis deux jours, n'a plus reparu. Il est arrêté. Cela ne fait plus de doute.

.../...

..//...

- TAILLE, le nom de guerre de mon mari, est donc connu !

Le camarade a dû être imprudent et noter trop au clair ses rendez-vous. Voici la première fois que mon attention se trouve aussi nettement fixée sur DUFOR. Combien de fois, par la suite, entendrai-je parler de ce personnage énigmatique, au caractère si complexe. Les agents de la police allemande m'en parleront souvent aux interrogatoires. D'un physique agréable, fin gai, sportif, il plaît et ses amis lui font confiance.

Mais, n'anticipons pas et revenons à cette soirée d'Octobre, où Pierre - las de ces émotions - s'endort apaisé par sa confiance. Il sent déjà la meute à ses trousses. Il lui a fait faux bond. Combien de fois évitera-t-il les rets tendus autour de lui ? Pendant de longs mois il se sentira épié, guetté, et pourtant il ne se décidera pas à abandonner la lutte secrète contre l'ennemi. Il restera à son poste jusqu'au bout.

Chaque semaine, j'attendrai avec une impatience croissante les samedis soirs où il revient à Boulogne, dans notre petit appartement. Je téléphonerai de plus en plus à Laon où, Ingénieur en Chef des Ponts et Chaussées, il mène de front ses deux lourdes tâches. Aux deux postes, l'officiel et le secret, il lutte contre l'envahisseur. Le premier est utile au second. Les déplacements de service permettent des observations militaires dans toute la contrée. Un personnel de choix dans les services des Ponts et Chaussées facilite aussi un recrutement discret et de valeur au bénéfice de la Résistance. Très peu de ses agents connaissent la véritable identité du responsable des départements de l'Aisne et des Ardennes. Ils aiment et respectent l'Ingénieur en Chef, sans savoir qu'il est aussi l'un des membres directeur du mouvement de résistance "O.C.M.", bien

..//...

../...

connu maintenant, depuis la libération.

Mon mari revient chaque fois plus fatigué. Toutes ses communications téléphoniques sont écoutées. Des arrestations commencent. Un malaise se fait sentir. Est-ce une simple coïncidence avec l'arrestation de DUFOR. La question se pose. Beaucoup de papiers ont dû être trouvés chez lui. Ou bien ? ... non. On ne peut soupçonner un camarade estimé, dont la personnalité est très connue.

La lutte secrète dure trop. CHURCHILL avait laissé espérer du nouveau à l'automne. L'ardeur des résistants a redoublé. Une activité trop vive et de longue durée se dissimule de plus en plus difficilement. D'autre part, après le manifeste des collaborateurs du mois de Septembre 1943, signé DARNAND, DEAT, LUCHAIRE, etc... les amis des allemands s'unissent et s'organisent pour la lutte contre les patriotes. Ils s'insinuent dans tous les postes officiels et dans les groupes de résistance. L'allemand trouve des auxiliaires précieux parmi ces traîtres, et l'année 1944 s'annonce lourde de deuils et d'arrestations.

Le Pas-de-Calais vient d'avoir des victimes nombreuses et de grands dépôts d'armes y ont été trouvés. Dans cette région, le nom de DUFOR est fréquemment prononcé. Aurait-il parlé ? Quel supplice lui a-t-on fait subir ? On le dit condamné à mort. Mais on ne sait rien de précis. L'inquiétude grandit seulement. Les pertes sont lourdes.

Fin Décembre, Pierre arrive bouleversé. De nombreuses arrestations ont eu lieu dans sa région et notamment parmi son personnel. Plusieurs camarades ont pu échapper à la râfle, mais par contre l'un d'eux, ému d'être pris, s'est suicidé dans la nuit. Son ami BERTIN, père de six enfants, a dû prendre la fuite et la Gestapo est déjà chez sa femme. Pierre doit-il retourner à Laon ou doit-il, lui aussi, commencer à se cacher sous de faux

../...

../...

noms - abandonner le poste officiel si utile à la tâche clandestine ?

Nous nous mettons rapidement d'accord. Une fuite s'avère nécessaire, mais il faut donner le change, demander un congé de maladie et reparaitre une fois dans son département, afin de ne pas signaler par un départ trop précipité quelle est la véritable identité de TAILLE, si celle-ci est encore ignorée des Allemands.

Ce retour dans Laon, même rapide, sera extrêmement dangereux. Quatre jours d'angoisse pour moi. Cette tournée trompe-l'oeil, bien organisée, se terminera bien. Cela ne suffit pas. Notre appartement n'est plus sûr non plus. Il faut couper les ponts. Décision pénible à prendre. Pierre va changer de personnalité. Je découds toutes les décorations : Légions d'Honneur, Croix de Guerre ancienne et nouvelle, de tous les vestons. Nous démarquons soigneusement le chapeau, le linge, le portefeuille. Dans la nuit, je pense à l'alliance oubliée.

Pierre devient André MOREAU.

M. TURBIL, un ami complaisant et courageux lui trouvera dans son entreprise une occupation fictive et l'hébergera quelque temps.

Quitter ses enfants, surtout le tout petit, va être dur au papa. Depuis la déclaration de guerre, il a peu vécu en famille mais, cette fois-ci, la cassure se fera sentir davantage. Il regarde ce beau bébé qu'il ne verra plus évoluer lentement. Cette séparation sera trop dure; elle ne pourra être complète et, par la suite, il viendra nuitamment, comme un voleur, embrasser sa famille en cachette.

- Tu es le meilleur agent de la Gestapo, dira mon mari en riant à son petit Olivier aux yeux si pleins.
Tu vas me faire prendre.

../..

.../...

Le bébé semble comprendre et fait de beaux sourires malicieux.

Pour moi, je me partage entre le mari caché et mes quatre enfants. J'utilise toutes les ruses courantes pour dépister les filatures lorsque je rejoins mon clandestin. Quelquefois, je lui apporte des messages car notre bonne devient sa "boîte aux lettres". Je trouverai près de notre brave Jeannine une auxiliaire toujours courageuse, discrète et loyale.

Nos lieux de rendez-vous sont très variables. Deux mois plus tard, lorsqu'un autre groupe de clandestins me trouvera un petit logis d'ouvrier rue Amelot, la concierge nous prendra pour un couple irrégulier. Cette légende nous plaira car elle expliquera sans attirer l'attention notre venue dans ce quartier. Des amis, qui font aussi de la résistance mais dans d'autres mouvements, m'utilisent à l'occasion car Pierre a toujours jugé plus prudent de ne pas m'inscrire, malgré ma demande souvent répétée, au Mouvement "O.C.M.". Bien que moins qualifiée que lui, je désire toujours depuis la défaite, rendre des services dans la mesure de mes moyens. Je suis donc toujours en éveil. J'examine toutes les têtes qui m'entourent et je n'aime pas voir souvent la même sur mon chemin. Je me demande souvent si je garderai après la guerre l'habitude de surveiller, d'un oeil soupçonneux, tous mes voisins. Et déjà je puis dire que c'est une habitude désagréable que j'ai perdue dès les journées insurrectionnelles de Paris. J'ai vraiment senti, en marchant dans la rue, ce qu'était la libération et tout ce que le régime hitlérien nous avait apporté de contrainte, même lorsqu'on n'est pas prisonnier militaire ni civil.

Une femme se présente un jour à la maison et désire m'interviewer sur la Croix-Rouge. Ses questions sont sottes et j'y réponds évasivement. Elle semble noter mes réponses sur un carnet, mais griffonne seulement. Où veut elle en venir ? Voici.

.../...

../...

- Je vous remercie, me dit-elle. Pouvez-vous me dire votre nom ?

- Je ne vois pas en quoi il vous intéresse, rétorquai-je.

Elle se trouble et s'en va sans insister.

Trois, quatre jours plus tard, deux grands gaillards, bien mis, demandent à notre concierge notre étage. Notre nom est mal prononcé et je suis avisée de suite par la standardiste de notre immeuble. Je cache quelques papiers et ouvre ma porte. Ce sont de paisibles agents d'assurances qui me proposent des contrats pour mes enfants. Ils voudraient savoir si mon mari est là. Quel excès de personnel dans ces Compagnies !

En général, les visites de la Gestapo sont triples. Nous allons voir.

Quelques jours plus tard, en effet, à 7 heures 30 du soir, on sonne. Un nouvel agent d'assurances vient au nom d'une autre Compagnie. Mon fils ouvre la porte sans hésiter.

- M. PENE est-il là ?

- Non, mais je vous en prie entrez.

J'ai réfléchi et veux savoir à qui j'ai affaire. Je suis très intéressée par les assurances et je voudrais bien connaître les conditions d'un contrat vie. Mon nouvel agent tient mal son rôle. Il se trompe dans ses chiffres, n'a pas de barème et veut décidément partir au plus vite. Mon aisance lui donne l'impression que vraiment mon mari ne met jamais les pieds chez nous.

Plus tard, au cours d'un interrogatoire, lorsque la lutte sera ouverte, je m'informerai auprès de nos juges allemands si ces visites étaient bien faites par leurs agents. Ils me diront oui et m'apprendront que, depuis Novembre, mon mari est recherché par les S.D. de la rue des Saussaies. Ils veulent jouer au plus fin en ne le prenant pas tout de suite et le laissent ainsi échapper quelques mois. Ces renseignements me seront donnés par la

../...

../...

police militaire allemande qui n'avait pas encore l'affaire en mains et qui était toujours un peu en rivalité avec les S.D.

Mon mari travaille de plus en plus pour la Résistance puisqu'il dispose de tout son temps. Le chef de la région parisienne a été abattu dans la rue par les allemands qui voulaient l'arrêter. C'est un poste dangereux. On lui propose cette succession. Il l'accepte malgré le malaise croissant, qui fait soupçonner une trahison en haut lieu, peut être même par un agent habitant Londres. Les pertes sont très grandes; sur 7 membres directeur du Mouvement "O.C.M.", en voici déjà quatre en prison. Pierre veut mettre sur pied un service de contre-espionnage qui surveillera à l'intérieur même des groupes. Le traître est-il parmi eux ? Ceci doit être envisagé.

Malgré cette atmosphère trouble, chacun reste à son poste car tout doit être prêt pour la révolte finale à l'heure H. Mais il ne faudrait plus que cette heure tarde. Heureusement, les beaux succès Russes de l'hiver 1943-1944, entretiennent une grande espérance, malgré les retards du débarquement tant attendu.

Un soir, vers minuit, je suis réveillée brusquement. Je me lève, vais ouvrir et vois, assez surprise, ma belle-soeur et une doctoresse amie. En mystère elles m'entraînent dans ma chambre au lit défait. Avec des airs de conspiratrices elles m'annoncent qu'au plus vite je dois partir avec mes enfants. Théoriquement, cela semble simple. Pratiquement, c'est une autre affaire, avec les cartes d'alimentation, les inscriptions et surtout les études de mes trois aînés. Ma fille Annette prépare son bachot de philo-sciences; ce serait une année gâchée. Ne nous énervons pas. De quoi s'agit-il ?

../...

../...

- Un monsieur s'est présenté à Laon, au service des Ponts et Chaussées, et a demandé à voir l'Ingénieur en Chef successeur de mon mari.

- Je suis l'un de ses amis, a-t-il dit; je voudrais connaître son adresse; il est tout à fait nécessaire que je l'aie, dans son propre intérêt. Je suis l'un de ses très grands amis et je dois le voir à tout prix, insiste-t-il.

Mais, réellement, l'Ingénieur en Chef ne la sait pas.

Le monsieur redescend, va à la porte chercher deux acolytes dans une auto stationnée là et remonte dans le bureau de M. D, en dévoilant sa personnalité, c'est-à-dire en présentant sa carte d'agent de la Gestapo.

- Donnez-nous l'adresse de M. PENE, car nous devons l'arrêter pour l'abattre, sinon nous prendrons quelqu'un de sa famille.

Emotion de tout le service. On promet de rechercher l'adresse et l'on fait prendre patience à ces messieurs jusqu'au lendemain. Notre dévoué chauffeur HOMBROUCK file vite à Soissons, où il va prévenir l'Ingénieur des Ponts et Chaussées. A son tour, il bondit à Paris chez sa soeur. Cette dernière, sans perdre de temps, profitant de son titre de doctoresse, qui lui permet de circuler la nuit, vient nous avertir. Elle va tout de suite chez ma belle-soeur, la seule adresse connue à Laon. Cette doctoresse voit le danger très grand pour moi, car j'ai quelques péchés sur la conscience vis-à-vis de la Gestapo même en dehors de l'activité de mon mari. Je désire prendre l'avis de celui-ci mais je pare au plus pressé en cherchant à éloigner provisoirement mes trois aînés. Les vacances de Pâques sont proches et permettent ce départ sans préjudice scolaire. Des amis, les DALIN, nous aident à les caser à Versailles et, le soir même, je puis annoncer à Pierre tout ce qui se passe et les premières mesures prises. Nous dînons ensemble.

../...

../...

Malgré le danger qu'il y a à nous voir, nous reprenons rendez-vous pour le lendemain, car mon mari désire me faire connaître son agent de liaison. L'arrestation de l'un de nous peut être proche et ce jeune homme servira à prévenir l'autre.

Le lendemain Lundi, avec des ruses de sioux, je me rends dans un petit restaurant du quartier latin. Pierre m'y attend et semble un peu inquiet. Son agent de liaison André est sympathique, mais il a une attitude préoccupée. Il insiste pour offrir lui-même le repas alors que mon mari, en tant qu'ainé et chef, devrait normalement le faire. Il refuse de boire et fumer. Pierre mange de bon appétit et dévore les gâteaux qu'André néglige.

Après cette entrevue, je suis décidée à rester chez moi avec le bébé. Je pense que ce dernier m'évitera peut être la prison. De toute façon, je préfère subir le choc sans fuir. Si je partais, ma belle-soeur serait arrêtée à ma place. Pierre et elle sont les seuls à ne pas désapprouver mon attitude. Je fais seulement une révision méticuleuse de tout mon appartement. Je détruis ou confie à des amis ce que je ne puis garder ou le mets dans une pièce extérieure à l'appartement, dont la clef est déposée chez le concierge.

Le mardi, je dois encore dîner avec Pierre. Nous sentons que bientôt nous ne nous reverrons plus et nous désirons profiter des dernières minutes. J'arrive à l'heure, soit à 19 h.30, dans un petit restaurant modeste et discret. Je l'y attends. Au début, le retard ne m'inquiète pas. A 20 heures, je commence à être nerveuse; je demande à l'hôtelier si M. MOREAU n'a rien fait dire. - non -. Son retard est peut être dû à une séance prolongée du bureau du mouvement "O.C.M." ou à des détours obligatoires pour déjouer une filature. 20 heures 30, le retard est excessif. Je demande un petit dîner léger que j'expédie sans appétit à 21 heures. Cette fois-ci l'inquiétude est complète. J'ai

../..

../...

le coeur serré. Je téléphone à ma belle-soeur qui dîne chez des amis et nous nous donnons rendez-vous dans le métro. Nous partageons nos angoisses et j'exprime le désir d'aller à l'appartement de la rue Amelot. Ce projet ne peut pas se réaliser car je n'ai plus le temps nécessaire à cause du couvre-feu. Je reviens donc chez moi et je passe une nuit agitée, imaginant Pierre torturé, malheureux d'être pris, vexé de l'être, et affamé. J'espère quand même le trouver plus simplement malade dans son appartement secret. Je désire y aller de bonne heure.

A l'aube, fatiguée de ces tortures morales, je m'endors et me réveille un peu tard. Je dois baigner et nourrir le bébé avant de partir en le confiant à la concierge car j'ai déjà envoyé ma fidèle Jeannine à Soissons chez ses parents. Je ne veux pas lui faire subir les risques avec moi.

A 10 heures, j'arrive, angoissée mais espérant quand même. J'examine prudemment les abords de la maison. Tout est calme. Je m'engage sous le porche et tout de suite je suis happée par la concierge, exorbitée hors d'elle, qui me dit :

- Madame MOREAU, si vous saviez ce qui s'est passé ! ce Monsieur MOREAU, si gentil - Pensez donc. Ils étaient là il y a une demie heure avec quatre grands cars et ils ont tout pris. Ils ont fouillé partout; ils étaient en colère et comme je leur disais : - Mais ce n'est pas à vous, laissez tout, Monsieur MOREAU est si bien élevé - ils m'ont montré une boîte de beurre en me disant :

- Vous voyez bien qu'il a des relations avec l'Amérique ! et, a-t-il couché ici ?

- Non, car je l'ai attendu jusqu'à minuit.

- Eh bien, vous voyez qu'il a quelque chose à se reprocher !

C'est donc vrai. Pierre est pris. Mon Dieu, ce qui était le plus à craindre est arrivé. Qu'auront-ils

../...

../...

trouvé chez lui et sur lui ! Il avait reçu dernièrement un million qu'il devait distribuer à ses agents. Aura-t-il eu le temps de le faire ? Et sa valise aux papiers secrets ? Quel regret de n'être pas venue la veille pour la cacher dans ma pièce spéciale. Comment ont-ils pris mon mari ?

Je repars chez moi, il le faut. Je sais qu'à mon tour, je vais avoir la visite de la Gestapo. Si j'avais été plus matinale, selon mes projets, j'étais prise comme complice. La chance me sert, mais elle me sert seule. Mon pauvre Pierre où es-tu ?

Plus que jamais je veux rester chez moi, car si je me cache je ne pourrai faire les démarches pour secourir mon prisonnier. Mais, la première chose à faire est d'avertir les amis qui pourraient être à leur tour inquiétés par son arrestation.

Pierre m'avait dit que la Gestapo mettrait peut être huit jours entre sa visite de Laon et celle de Paris, étant donné ses habitudes. Je ne suis donc pas étonnée de ne pas la voir ce jour-là et le lendemain jeudi. Je fais encore modifier les numéros de téléphone qui sont inscrits à notre nom au standard de notre immeuble. Tout est paré. Ces messieurs peuvent venir.

A 18 heures, je suis chez un ami résistant; à 19 heures chez ma belle-soeur; à 21 heures chez la personne qui reçoit pour moi notre courrier; à 22 heures, je rentre avec mon bébé, le seul petit compagnon qui me reste. Soudain, le téléphone sonne. Je suis surprise car j'ai prévenu tout le monde que je suis "contaminée". En effet, ce n'est que le concierge qui me dit :

- Madame PENE, deux messieurs vous ont demandée à 19 heures.

- Ah ! bien, je sais qui cela peut être.

- Vous croyez Madame ? Je vous assure qu'il ont de bonnes têtes.

../...

.../...

Je reste sceptique. Ou ce sont deux amis qui font une dernière tentative pour me faire partir, ou bien c'est elle, la féroce Gestapo.

Je me couche et m'endors assez vite cependant épuisée par les angoisses de ces deux jours et désirant rester calme. Je suis réveillée par la sonnette nerveuse et hâtive. Quelle heure ? Minuit. Ce sont eux. Vite mon peignoir.

- Qui est là, demandai-je sans ouvrir ?

- Police allemande.

- Que dites-vous ?

- Police allemande.

- Bon, allez montrer vos papiers au concierge et revenez avec lui.

- Entr-ouvrez la porte avec le verrou de sécurité, répondent-ils et nous vous montrerons nos cartes.

J'entr'ouvre et trois grands gaillards se précipitent à l'intérieur. Ils crient, bousculent tout et me disent que mon mari est un terroriste, qu'il est le chef de la région parisienne, etc., etc...

L'interrogatoire commence. Ils me montrent brusquement une carte d'identité. Je suis sur la défensive. Si c'est celle de MOREAU, je ne puis la reconnaître. Non c'est celle de PENE; quelle sottise de leur part, puisqu'ils ont les deux. Ils m'accusent violemment d'être au courant de l'activité de mon mari et d'être la femme blonde qui se rend régulièrement le mercredi et le vendredi rue Amelot. Je joue la bête. D'autant plus facilement que ces détails, par leur excessive précision, deviennent faux. Mes jours de visite sont toujours irréguliers. Je m'explique :

- Mon mari est malade; il est en Savoie d'où il m'envoie des cartes de temps en temps.

- Malade, votre mari, s'écrient-ils, furieux nous le connaissons le courrier de Savoie !

.../...

../...

- Malade, oui il l'est, insistai-je; il a un congé qui a paru dans l'Officiel. Cette remarque les touche mais toutefois, devant mes négations successives, ils me disent qu'ils me battraient si j'étais un homme.

Un grand pachyderme fouille partout; un gros noir crie sans arrêt, et le troisième, très grand et très laid, pose des questions rudement. Je réponds à toutes sans embarras. Ils tiquent spécialement sur une feuille de propagande vichyssoise laissée là, volontairement, par moi. Cette feuille marque "Vous dites que les allemands sont des barbares, et que diriez-vous des russes etc....". Ils ne voient que ce mot barbare accolé fâcheusement à Allemands. Je ris doucement en leur répondant qu'il s'agit d'une feuille de propagande. Nouveaux hurlements, Je leur dis placidement d'examiner cette feuille avec plus d'attention. Je la leur lis. Ils sont hésitants et craignent d'être ridicules. Je prends avantage de cette position qui va s'accroître par un détail grotesque :

Après le coup de téléphone de mon concierge, j'ai encore déchiré quelques papiers secondaires et je les ai jetés dans les cabinets. Ces derniers se sont bouchés. Je pensais m'en occuper au matin, mais voilà que ces messieurs se succèdent aux waters-closets. Une inondation répugnante s'ensuit et ils craignent que nous disions d'eux qu'ils sont dégoûtants. Ils en sont gênés car je m'aperçois, à leur départ, qu'ils ont tenté de minimiser les dégâts en fermant la chasse d'eau et en repoussant avec un balai l'inondation du couloir adjacent. Malgré le vilain travail que je dus faire après leur départ, je riais toute seule de penser que ces essais pour arrêter le débordement prouvaient combien ils s'étaient sentis vexés. Cependant ils continuent de me dire :

- Habillez-vous vite, nous vous emmenons avec le bébé que nous abandonnerons aux enfants malades.

../...

../...

- Vous pouvez nous parler de la sauvagerie des Russes, répliquai-je; que peuvent-ils faire de plus, qu'arracher un bébé de huit mois à sa mère !

- Ils le tueraient.

- N'est-ce pas équivalent à ce que vous voulez faire ?

- Pas du tout, il sera dans un hôpital où tout le personnel est gaulliste comme vous. Allez, dépêchez-vous, assez causé.

Je traîne quand même.

Le bébé, réveillé par ces cris, entr'ouvre ses yeux noirs expressifs et si purs, dans son petit visage tout rose de sommeil. Pauvre petit - Heureux de cette diversion il sourit. Cela me fait mal. Sont-ils insensibles à toute cette fraîcheur ?

L'interrogatoire reprend.

- Où étiez-vous à 19 heures ?

- Chez ma belle-soeur.

- Où habite-t-elle ?

- 22, rue Le Marois.

Voilà ma chance. Je sus plus tard qu'après m'avoir manqué à cette heure-là ils avaient été dans la rue de Clothilde d'où ils m'avaient vu sortir. Qu'aurais-je trouvé comme alibi s'ils m'avaient demandé où j'étais à 18 heures ou à 21 heures, ce que je ne pouvais dire sans compromettre des amis. Certainement quelque chose, j'ai de l'imagination, mais rien n'est si sûr que la vérité lorsqu'elle est vérifiable. Cela me donne un air franc et innocent. Apparemment, je ne semble pas avoir gagné de terrain car ils menacent de m'emmener en peignoir si je ne m'habille pas plus rapidement. Mais je les entends à côté se demander entre eux ce qu'ils vont faire du bébé. Je traîne encore plus. A la fin, ils m'appellent et me disent :

- Si vous nous donnez votre parole d'être tout à l'heure rue des Saussaies, bureau 533, à 11 heures

../...

../...

nous vous laissons le temps de chercher quelqu'un pour garder le bébé. Et ils inscrivent eux-mêmes sur mon carnet, qui a été soigneusement épluché, le rendez-vous à la Gestapo.

Quels maladroits policiers qui n'ont même pas remarqué que tout était effacé sur mon agenda et remplacé par des listes d'achat ou autres choses puériles.

Je soupire et leur demande si ce sont bien eux qui sont venus à 19 heures et si je puis remettre la maison en ordre.

- Oui, me disent-ils.

Et je dois même les aider à sortir de chez moi car ils s'embarrassent dans les serrures.

Après leur départ, je remets tout en état et cours avertir la femme de mon concierge dont je suis très sûre. Je lui dis d'aller prudemment et avec un motif avouable que nous imaginons ensemble, prévenir l'autre concierge de la rue Amelot qui m'inspire moins de confiance; elle lui dira de ne pas me reconnaître s'il y a confrontation et lui promettra une récompense; une dénonciation au contraire lui coûterait cher. Je lui fais dire aussi que la vie d'un enfant est en jeu afin de toucher sa sensibilité. J'essaie toutes les cordes, la connaissant peu. Puis, je vais chez ma belle-soeur, en pantoufles, me glissant silencieusement, à cause de l'interdiction de circuler la nuit, la chercher afin qu'elle garde son jeune neveu. Je lui résume mon interrogatoire. Au cas où elle subirait le même, elle doit pouvoir répondre comme moi.

A 11 heures, j'arrive rue des Saussaies, emportant un livre de Pascal, qui pourra m'aider à rester calme si on me le laisse. A mon entrée, un énergumène crie après moi, me disant de déposer ma carte d'identité. Plus loin, autres cris discordants me demandant ce que je viens faire ici. Je suis très remuée par la vue de français qui entrent là en amis des S.D. et qui les aident dans le

../...

../...

vilain travail. Aussi est-ce nerveuse à l'idée de pouvoir être confondue avec ces traîtres que je dis :

- Si je viens ici ce n'est pas pour mon plaisir, c'est parce que j'ai été convoquée par trois types de la Gestapo.

- Type de la Gestapo, type, type, hurle sans discontinuer le cerbère. Ah ! je vais vous apprendre à dire type, vous allez être dressée ici. Fermez la porte et restez là.

Type, type, hurle-t-il toujours en téléphonant sans doute au bureau 533.

Au bout d'une heure, on vient me chercher et suis amenée dans un répugnant cachot du rez-de-chaussée, après un passage dans une cellule d'hommes où quatre pauvres êtres hébétés, hagards, à la barbe longue, n'osent dire un mot. Pauvres têtes de ces prisonniers politiques qui savent que, dans cet antre, n'importe quel traitement sauvage peut leur être imposé. Pierre, comme eux, doit avoir ce regard d'attente anxieuse. Où est-il ? Serai-je confrontée avec lui, comme on me l'a laissé supposer. Je l'espère et le crains à la fois. Espoir de le revoir, crainte de le sentir tourmenté par ma présence en ce lieu maudit, et angoisse à l'idée de le trouver peut être défiguré par de mauvais traitements car les bruits de bastonnade sont entendus souvent dans ces cellules d'attente. Successivement, deux femmes sont amenées dans la mienne. Malgré une certaine méfiance vis-à-vis d'elles, je suis contente de cette diversion et j'interroge longuement sur la vie de Fresnes l'une d'elles qui en vient. Femme de réfractaire, elle et son mari ont été emmenés sans qu'ils puissent avertir des amis, et les pauvres parents ne savent pas du tout ce qu'il est advenu de leur jeune fils. L'autre internée est une malheureuse fille qui couche avec des allemands pour pouvoir gagner sa vie. Son ami, un soldat, est accusé

../...

../...

d'avoir vendu son revolver et l'on veut faire parler sa maîtresse. Elle revient de l'interrogatoire en répétant :

- Je ne mange pas de ce pain là; je ferai un an de prison comme j'en suis menacée plutôt que de parler.

Je suis intéressée par cette fille qui a, malgré sa vie déchuée, un certain sens de l'honneur. Je l'interroge amicalement.

- Vous connaissez depuis longtemps votre ami

- Non, deux mois. Mais c'est un bon garçon, et si propre. Il va être bien malheureux au cachot. Et qu'est-ce qu'ils vont lui faire !! Ils vont terriblement lui cogner dessus; déjà, avec moi, cela n'allait pas tout seul. Ce sont de grandes brutes. Mais cela m'est égal, ils peuvent me battre tant qu'ils veulent. J'ai de l'entraînement. Il y a deux ans j'étais avec un type qui n'avait d'autres joies que de me rouer de coups et de m'écraser avec ses talons.

- Mais pourquoi restiez-vous avec lui ?

- Parce que j'en avais une fille de trois ans.

- Et maintenant où est-elle votre fille ?

- Morte.

- Comme vous avez dû souffrir ! C'est terrible de perdre un enfant.

- Oh ! vous savez, quand il n'y a pas à manger pour une personne !! C'est que j'en ai connu de la misère depuis que je suis née !

A travers la porte l'allemand, d'une voix angoissée, appelle ma compagne.

- As-tu des cigarettes ?

- Oui.

Et, délicatement, la jeune fille blonde et pâle fait glisser sous la porte sa dernière cigarette.

- Il a peur, me dit-elle. Pauvre garçon, qu'est-ce qu'ils vont lui passer !! Ils m'ont dit qu'il était déserteur ! alors vous pensez - ils sont peut être encore plus durs avec les leurs.

../...

../...

- Mais il est en uniforme, demandai-je ?

- Oui.

- C'est imprudent s'il est déserteur.

- Bien sûr. S'il me l'avait dit je lui aurais trouvé des vêtements civils.

Ils m'ont demandé mon âge.

- T'as 20 ans, m'ont-ils dit, et bien, ma petite, si tu ne parles pas tu en as pour un an de prison et à ton âge c'est dur.

- Mais ça, rien à faire, que je leur ai dit; je suis Française, je ne mange pas de ce pain là.

Ils m'ont ri au nez.

- Française que tu dis et tu vas avec des allemands !

Je leur ai répondu que les petits n'étaient pas responsables de ce que faisaient leurs chefs.

- Tu es anarchiste, m'ont-ils hurlé. Et ils m'ont tapé dessus avec entrain. Mais, j'ai tenu bon.

- Je suis fatiguée. C'est bien sale mais, tant pis, je vais dormir un peu. Et elle s'étend sur la paille, avec quelque crainte pour son manteau de lapin blanc. Elle s'endort.

La journée passe. On vient la chercher. Je suis à nouveau seule. J'ai faim et sommeil. La cellule sent mauvais, empestée par un seau hygiénique plein. J'hésite à m'étendre à mon tour sur le matelas, mais celui-ci est si sale que je lutte contre la fatigue. Je lis du Pascal pour me calmer. Et soudain, très tard, la porte s'ouvre; le grand laid m'appelle brutalement.

- Est-ce que nous n'avons pas été assez "chics" avec vous ? Pourquoi avez-vous été vous plaindre de nous ?

Qu'est-ce que cela veut dire ? J'ouvre des yeux étonnés.

../...

../....

- Venez, me dit-il, vous allez comprendre.

Il m'amène devant l'énergumène du matin, qui se met à nouveau à hurler en allemand :

- Type de la Gestapo, type de la Gestapo.

- Une minute, dis-je, à mon tour, laissez-moi m'expliquer. Vous me convoquez à 11 heures. A 11 heures précises je suis ici. Les sentinelles crient contre moi lorsque j'entre parce que je n'ai aucune convocation. M'avez-vous dit vos noms ou donné une feuille ? Alors, comment voulez-vous que je vous désigne ? J'ai dit "type de la Gestapo" et je ne vois pas là ce qu'il y a de représentable.

- Apprenez, me répond-il, que l'on n'entre pas dans les services allemands comme dans un moulin, ainsi que dans les services français.

Sa petite leçon de morale casée il ajoute :

- Bon, ça va, partez et soyez demain à 8 heures sans faute au 533.

En sortant de cet antre, j'éprouve une curieuse sensation d'aise à revoir des rues avec des femmes élégantes, fardées, qui savent rire. Mais l'angoisse qui m'étreint toujours au sujet de Pierre m'empêche de goûter entièrement cette liberté retrouvée.

Le lendemain, je retourne rue des Saussaies avec un souci moindre de l'exactitude. Il est 8 heures 10 lorsque je remets à nouveau ma carte d'identité à l'entrée. J'ai pris cette fois-ci les "Essais" de Montaigne. Un cerbère plus correct que celui de la veille me désigne l'étage du bureau 533. C'est dans une pièce ordinaire que j'attends donc, en compagnie de deux policiers en civil. L'on va et vient. Durant deux heures, il ne se passe rien. Celui qui doit m'interroger est pourtant là, mais il est nécessaire que le patient s'énerve. Je sens, en effet, que je vais perdre mon sang froid. Je demande l'autorisation de lire un

../...

.../...

journal qui traîne là. Mon audace surprend mon futur juge. Il hésite puis accepte. Le temps me semble moins long. Je prends ensuite Montaigne et je garde ainsi la tête lucide. On me change de bureau. C'est une simple mise en scène. J'attends encore et, enfin, l'interrogatoire commence. La plupart des questions répètent celles de la nuit, mais posées différemment; elles peuvent me faire trébucher ou contredire. Je m'en tire bien. Je sais mon rôle par coeur. Alors mon juge insiste:

- Inutile de nier. Votre mari nous a dit que vous étiez au courant de son activité.

Le coup est classique. Comme ces messieurs manquent d'imagination !

- Non, répondis-je, mon mari n'a pu dire cela car cela n'est pas.

- Si, il l'a dit. Donc, qui ment, vous ou lui ?

- Mon mari n'a pu dire cela car cela n'est pas.

- Si, il l'a dit et en le disant il savait que cela vous condamnerait à aller à Fresnes.

Le piège est lourd.

- Si mon mari a dit une chose aussi fausse, c'est qu'il n'est plus lui même; alors, dans quel état avez-vous pu le mettre !

↳ Mais, pas du tout, votre mari a été interrogé ici, dans ce même bureau, assis comme vous sur ce siège.

Et ces paroles semblent si sincères qu'elles me rassurent un peu. Ce n'est que quatre mois plus tard que je saurai qu'il a affreusement torturé mon mari, non pas dans ce bureau mais dans le même local.

L'un des compères surgit et me demande à brûle-pourpoint :

- Où habitez-vous à LAHON ?

- On ne dit pas LAHON mais LAON, répliquai-je.

Il reprend sa phrase en s'appliquant à prononcer correctement le nom. Cette observation est faite pour lui faire croire à ma tranquillité d'esprit.

.../...

.../...

Je réponds que je n'ai jamais habité LAON et qu'il le sait très bien.

L'interrogatoire reprend avec le premier individu.

A la fin, je sens que mon juge croit à mon innocence. Il me dit, en effet, peu de temps après :

- Cela va, vous pouvez partir.

- Puis-je savoir, auparavant, où est mon mari et si je puis lui porter un colis ?

- Cela dépend. A t-il été arrêté chez lui ou dehors ?

- Je n'en sais rien. Je n'ai appris son arrestation que par vous, répliquai-je.

- Il est à Fresnes, répond-il alors, et vous pourrez lui porter un colis de 4 à 5 kilogs. Il me détaille même les objets que j'y puis mettre.

Le dernier piège a été évité. Il sait qu'une dame a été rue Amelot après l'arrestation et me soupçonne, à juste titre, d'être cette dame, et au courant, avant leur visite, de ce qui s'est passé.

Et je repars relativement contente à l'idée de savoir déjà où Pierre est interné. Je me sens des ailes pour aller lui fabriquer son premier colis, qui le reliera à sa famille. Je suis très étonnée aussi d'en être personnellement quitte à si bon compte.

Avec ma belle-soeur, le soir même, nous commençons le premier voyage à Fresnes. La valise est lourde, le trajet semble long. D'autres familles, aussi anxieuses que nous, racontent leurs misères. On s'instruit sur les démarches à faire, sur les déceptions qui nous attendent. La première ne tarde pas : il n'y a aucune trace d'un Pierre PENE à Fresnes. Je ne suis pas plus heureuse en essayant avec André MOREAU.

Ainsi, durant de longues semaines, je retournerai inlassablement à Fresnes. J'irai au Cherche-Midi rue Boissy d'Anglas, et toujours, au bureau des renseigne-

.../...

.../...

ments, un allemand me dira que mon mari n'est pas là. Un jour, finalement, je serai heureuse d'apprendre qu'un André MOREAU a droit à un colis de linge. Pierre est donc en vie. Je repars le jour des distributions, un mardi, avec trois colis, linge, fruits et vivres, voulant ne perdre aucune chance. Une nouvelle déception m'attend. André MOREAU a disparu et PENE n'existe toujours pas.

Je fais bien d'autres démarches; je vais voir toutes les personnes qui peuvent m'aider dans mes recherches Croix Rouge, Quaker, avocats, etc... etc... Je ne demande qu'une chose pour l'instant : savoir où est mon mari et lui faire parvenir un colis. Quelquefois, je crois toucher au but hélas ! le lendemain, mon château de cartes, difficilement construit, s'effondre. Il n'y a plus aucune trace du passage de Pierre PENE à la rue des Saussaies. Je n'ai pourtant pas rêvé, j'ai vu, durant mon interrogatoire, un dossier à son nom et ses cartes d'identité dans le bureau 533. Pourquoi ont-ils fait disparaître son nom des fichiers ? Ils veulent sans doute le fusiller sans laisser de trace de son passage.

L'inquiétude me ronge. Un monsieur que je connais à peine me dit d'essayer encore une visite. Il me met en garde.

- Vous pouvez aller voir M. PALMERI, 101, avenue Henri Martin. Il a ses entrées à la Gestapo. C'est une fripouille, une fripouille dorée, ancien tenancier de maisons closes dans le Pas-de-Calais.

Pas-de-Calais ? Justement, je soupçonne mon mari d'être actuellement dans les mains de la police allemande d'Arras. Mais pourquoi cette fripouille voudrait-elle me rendre service ?

- ~~Elle~~ ^{Il} se fera payer sans doute ?

- Je ne crois pas, répond mon conseiller, car vous n'auriez pas assez d'argent pour l'intéresser. Allez-y de ma part. Je lui ai rendu un service autrefois et ma foi il voudra peut être me manifester sa reconnaissance.

Je répugne un peu à cette démarche, mais je dois tout tenter pour soulager la misère de Pierre.

.../...

../...

Je pars en bicyclette, par un beau soleil, soigneusement habillée afin d'être à l'unisson dans ce quartier élégant.

L'immeuble est en effet cosu. L'escalier est très vaste, de mauvais style 1900. La concierge m'indique, sans difficulté, le 3ème ou 4ème étage. Je sonne. La porte s'entr'ouvre, à moitié fermée par un verrou doublé d'une chaîne de sécurité. Une femme de chambre se montre à peine et me demande ce que je viens faire.

- Je désire voir M. PALMERI de la part de M. X

Elle me referme grossièrement la porte au nez et disparaît.

Je suis sur le point de partir lorsqu'un "homme à tout faire", les épaules larges et l'expression brutale, paraît à son tour, armé j'en suis sûre, et accompagné d'un chien. Les deux chaînes de sécurité subsistent. Je répète ma phrase d'entrée en ajoutant le motif : "savoir le lieu de résidence d'un interné politique".

La porte se referme - curieuses manières - mais, durant quelques secondes à peine et s'entrebaille cette fois-ci, assez largement pour me laisser passer. L'entrée est vaste, meublée richement mais sans goût, en faux gothique. Mon cerbère me fait entrer dans une salle à manger toujours richement meublée. Une très belle photo de caniche orne la cheminée. Une grande table en marbre me sépare d'un bellâtre d'une trentaine d'années. A son aspect soigné "d'homme du milieu", insensible à notre mentalité, je me sens découragée. Un fossé d'incompréhension mutuelle nous sépare. J'expose toutefois mes phrases préparées à l'avance. Le nom de mon conseiller le fait s'exclamer :

- Ce vieux X, comment va-t-il ?

Après m'avoir laissé parler il résume :

- Que voulez-vous au juste ? Savoir où est votre mari et l'aider. Mais est-ce que son cas est grave ? Savez-vous ce qu'il a fait.

Prudente, je réponds :

../...

../...

- Pas du tout. Mais, d'après ce que m'a laissé entendre la Gestapo, j'ai tout lieu d'être inquiète.

- Dans ce cas, je ne vois qu'un moyen de le sortir de là, mais tout cela dépend de ses idées et des vôtres. J'ai mes entrées rue des Saussaies; j'y fais la pluie et le beau temps. Moi, vous comprenez, allemand, anglais, cela m'est égal. Alors, voilà ce qu'il faudrait faire : je puis faire sortir votre mari et je le ferai entrer dans un autre groupe de résistance.

- Je ne comprends pas, dis-je naïvement.

- Mais si. Et, après, il donnerait le nom de ses camarades

J'ai le souffle coupé et, malgré ce que je sais de mon interlocuteur, je me lève de ma chaise un peu trop précipitamment pour une femme qui veut avoir du sang-froid.

- Je vous remercie, Monsieur. Je vois que nous ne pouvons nous entendre. Je ne vous demande plus rien.

J'ai alors l'impression que, vraiment, je lui fais pitié par ma bêtise, mon étroitesse d'esprit. Et c'est là le surprenant de l'histoire, il me laisse sortir. Les chaînes s'ouvrent et se referment derrière moi, avec le chien aux aguêts.

Un retour rapide en bicyclette par le Boulevard Suchet n'a pas encore apaisé mon émoi et je me décharge de ce poids en disant à Jeannine notre bonne et à Annette ma fille aînée, en arrivant à la maison : " je n'ai jamais vu de crapule pareille, je ne puis pas dire immoral mais amoral. Comme cet homme doit travailler pour la Gestapo. Il s'en est du reste vanté. Combien de Français doit-il vendre ? (1)

(1) on le saura beaucoup plus tard car, parachuté par les allemands après la Libération pour faire sauter le métro; il sera pris et jugé à Marseille.

../...

Après cette visite inutile, je vais au Ministère des Travaux Publics. Je désire qu'une démarche officielle soit faite afin de savoir le lieu d'internement de mon mari. Le Secrétaire Général du Ministère des Travaux Publics, M. S.... se fait prier : une demande de sa part serait plus nuisible qu'utile. Je ne suis pas de son avis car je sais que les allemands fusillent les fonctionnaires tout comme les autres, mais mettent plus de forme dans leur procès dès que l'on s'inquiète d'eux. Ce que je désire pour l'instant c'est gagner du temps. J'insiste donc.

- M. le Secrétaire Général, je prends toute la responsabilité de la démarche que je vous demande de faire.

Il fléchit. Peut être se décidera-t-il enfin à faire une timide demande de renseignements par l'intermédiaire de la Délégation Française.

Un ami qui se donne beaucoup de mal pour nous me dit :

- Le décès de votre mari n'a pas encore paru à la Délégation. S'il paraît, je ne vous en ferai pas mystère car je vous vois courageuse.

Je frémis en entendant ces mots. Courageuse, le suis-je ? Je ne sais, mais je sens quelle terrible chose serait d'apprendre : " c'est fini, il n'y a plus d'attente possible". Oui, je le sens avec une telle acuité durant ces semaines que je souffre comme si c'était moi même devant les femmes de camarades qui ont eu leur mari tué par les allemands.

Ces jeunes femmes qui vous disent : "Je ne puis pas croire que tout est terminé, qu'il n'y a plus l'espoir de revoir mon mari vivant; c'est trop dur pour être croyable, malgré les preuves évidentes. Vivre toute une vie seule, sans lui, oh ! non ".

Pour les mères qui ont perdu un fils, la douleur est aussi violente.

../...

.../...

J'ai été plus proche des premières et je ressens plus profondément leur désarroi - cette vie de courage qu'il faut mener jusqu'au bout pour les enfants.

Mais, pour en revenir à notre cas personnel, nous ne savons rien de plus qu'au premier jour. Je ne fais que courir à droite et à gauche inutilement et je croise dans ces démarches d'autres misères semblables. Les jours où je ne sais plus que faire pour aider la chance me semblent des jours volés à mon mari.

Je suis trop "contaminée" pour voir d'autres résistants. Je ne m'occupe plus beaucoup des enfants; pourtant, mon bébé est très beau et attachant et, lorsqu'à l'heure du bain je l'admire, je suis encore plus désolée de penser que son père n'en profite pas. J'ai toujours songé à nos pauvres prisonniers mais, là aussi, je réalise avec plus de profondeur ce que peuvent être des jours, des mois et des années de séparation familiale. Ils ne comprennent pas, ces allemands, quel fossé infranchissable ils ont creusé entre eux et nous en séparant des millions d'êtres de ceux qui leur sont chers.

Voulant tout savoir sur l'arrestation de mon mari, je désire rencontrer son agent de liaison. Je suis étonnée que lui-même ne m'ait pas encore fait signe. Il savait pourtant où me prévenir en dehors de chez moi, en cas de danger. Son attitude anxieuse le jour du déjeuner avec Pierre et lui me revient à l'esprit. Je voudrais qu'il me dise ce qu'il sait de la disparition de son chef et je pense qu'il est utile que la Résistance sache ce que la Gestapo m'a demandé pendant les interrogatoires.

Je vais donc aux deux adresses de restaurant où je pourrais le rencontrer, en faisant très attention aux filatures. C'est en vain que j'y retourne plusieurs fois.

.../...

Il ne doit plus y aller par prudence et n'a pas tort.

Enfin, un jour, une amie, Denise, m'alerte. Elle a reçu le message convenu. Le jeune homme me donne rendez-vous près de la Sorbonne.

Je vais chez ma belle-sœur et lui dis: « Vous allez me suivre lorsque j'irai à ce rendez-vous, et faites très attention de ne pas me perdre car je descendrai plusieurs fois du métro au moment de son départ. Si vous me perdez, retrouvez-moi au métro Odéon, sortie côté Bvd St Michel. Regardez bien si quelqu'un me file. D'autre part, me fiant à votre psychologie, je voudrais avoir votre avis sur André.

Je m'y prends de telle façon qu'à Auteuil ma suiveuse m'a déjà perdue. Un portillon s'est juste refermé derrière moi. Pour un autre fileur éventuel, c'est parfait. Mais, à Odéon, j'attends. J'aperçois de loin Clotilde qui me rejoint. Sans m'approcher d'elle, je monte le boulevard St Michel. Sur l'autre trottoir, je reconnais André, le jeune homme. Je traverse la rue. Il me dit: « Je vous suis depuis un moment, et vous êtes suivie ». - « C'est exact, mais c'est une filature voulue, une filature de contrôle. »

Nous bavardons ensemble et, ayant une impression, peut-être fautive, de sécurité, je lui dis de ralentir afin que ma belle-sœur nous rejoigne.

A trois, nous échangeons ce que nous savons. Hélas, peu de chose. Son chef a disparu en même temps que son ami Jacques, vers 11 heures, alors qu'ils avaient rendez-vous au square Sèvres-Babylone. HACHE, un autre camarade de résistance, a disparu aussi. Cela me navre. HACHE, père de trois petits enfants, docteur plein d'allant et de vie, qui, recherché aussi par la Gestapo en province, a voulu reprendre le dur combat à Paris avec son chef, avec Pierre mon mari. Encore une jeune femme rongée d'inquiétude. Encore l'un des meilleurs du combat qui se trouve entre les mains de la Police allemande.

Les pertes sont de plus en plus lourdes.

Dois-je dire tout de suite ce que nous ne saurons que longtemps plus tard. HACHE, de son vrai nom Dr. MAIRESSE; ne reviendra jamais. Il mourra en allant en Allemagne, dans cet atroce train qui a quitté Compiègne le 2 juillet. Il est mort étouffé, le premier de ce terrible convoi, où 900 succombèrent faute d'air et d'eau. Et sa femme apprendra de notre bouche qu'elle est veuve, non plus avec trois enfants mais avec quatre, car la petite fille dont le père a rêvé est née alors qu'il était déjà mort, mais que nous attendions tous son retour d'Allemagne. Sa petite fille dont on voulait lui faire grande joie, ne le connaîtra jamais ! Quelle atroce chose ! Et c'est nous qui avons dû faire disparaître l'espérance, apporter la certitude du malheur à une femme, à des enfants et à des parents qui espéraient malgré tout, malgré le long silence angoissant du terrible hiver. Nous avons dû le faire après avoir entendu le récit de sa fin par les pauvres revenants du camp de Dachau.

Nous n'en sommes pas encore là. Nous sommes à Paris, Clotilde et moi avec André qui semble si malheureux de l'arrestation de mon mari, qui semble si sincère dans son chagrin, que nous lui faisons confiance.

Subitement, après que nous ayons échangé tout ce que nous savons l'un et l'autre, il veut nous quitter. Mais il nous dit de regarder s'il n'est pas suivi et, dans l'affirmative, de le lui signaler. Il a un vague soupçon. Il s'éloigne vers Notre-Dame où une foule dense se précipite pour baiser l'anneau de l'évêque; car nous sommes le lundi de Pâques. Dans notre angoisse, nous l'avions presque oublié.

Un homme à lunettes suit André. A notre tour, nous lui emboîtons le pas et, d'un signe discret, nous le prévenons. Il prend le large vers les jardins. Le suiveur hésite devant le portillon. Il craint un piège, va et vient, se retourne encore et s'éloigne. A son tour André sort du jardin et part vers une destination inconnue. Nous aussi nous retournons chez nous.

Clotilde vient chaque dimanche, comme par le passé, mais ce sont des dimanches éteints. Nous recherchons ensemble les personnes que nous pourrions voir encore, ou les démarches nouvelles à faire.

Nous calculons si nous pouvons encore espérer des résultats de celles qui ont déjà été entreprises. Nous sommes toutefois un peu allégées. Nous sentons, sans pouvoir l'expliquer, que quelque chose va mieux. Ma poitrine est moins oppressée et j'espère beaucoup de la semaine qui vient: je ne sais quoi, mais il y a une détente à notre angoisse.

Nous sommes donc ainsi un certain dimanche, occupées à recalculer nos chances nouvelles lorsque la sonnette tinte. Qui vient nous voir ? C'est le concierge de ma belle-sœur. Il arrive essoufflé; il apporte un mot, coupé, censuré, apporté par deux allemands qui veulent voir Melle PENE ou Madame, mais qui n'ont pas le temps de venir jusqu'à Boulogne. Nous sommes intriguées, émues, et vite nous lisons l'écriture du mari et du frère:

« Je suis en bonne santé, mais je suis très anxieux de ma femme. Soyez courageuses, je pense beaucoup à vous et vous aime ».

Qu'est-ce qui s'était passé pendant ces six semaines ? Le récit suivant, écrit par lui va le dire. Ce qu'il raconte se passe le mardi matin, jour où je devais dîner avec lui dans le petit restaurant.

insérer ici le texte de Pierre: "Mon arrestation - la torture - une évacuation à Fresnes"

Le récit de Pierre s'arrête là. Il est à Fresnes et il y restera 45 jours. Il y sera donc alors que l'on me répétera sans cesse qu'il n'y est pas. Pourquoi cette torture morale inutile ? De Fresnes il ne peut pas s'évader. Pourquoi cacher à la famille le lieu où séjourne l'être cher ?

Au bout de 45 jours, Pierre ira à Senlis. De là 4 jours à St Quentin où il connaît les « boîtes » de la Gestapo: placards sans fenêtre, étouffoirs obscurs où l'on vous laisse de 4 à 16 heures avant de vous interroger. Cet interrogatoire se passe souvent devant des réflecteurs très puissants qui vous brûlent les yeux et vous font perdre vos moyens après l'obscurité de la boîte. Pierre sera interrogé 14 heures à la suite, mais son juge sera aussi fatigué que lui et ils en sortiront tous les deux épuisés.

Cela je ne le sais pas encore et je cherche toujours à connaître la prison où il se trouve. Il est nécessaire de le savoir afin de tenter de le faire évader. Les offres pour un coup de force ne me manquent pas. Je veux donc situer à tous prix cette mystérieuse prison et je suis émue d'apprendre, par mes recherches, qu'il en existe tant, renfermant des prisonniers politiques, dans la ceinture même de Paris.

Ce choix énorme ne facilite pas mes recherches. Toutefois, la lumière se fait et j'apprends que mon mari est à Senlis. Comment ? Voici l'explication:

Nous avons le droit de lui passer un 2^{ème} colis et j'y joins un petit mot où je donne des nouvelles des enfants. Dans ce mot, soigneusement épluché par les policiers, je suggère à mon mari de se distraire en écrivant des poésies, comme pendant la guerre de 1939-40. Pierre comprend et me renvoie quelques lignes avec une poésie sentimentale assez banale, qui m'est dédiée et qui n'éveille pas la curiosité des censeurs. Chaque première lettre des deuxièmes mots de tous les vers, fait partie du nom du pays demandé. Petit code personnel qui me permettait de suivre les déplacements de mon mari pendant la première partie de la guerre.

Avec quelle satisfaction je lis: SENLIS. Malgré l'adresse des S.D. à nous cacher le lieu du séjour de mon mari, nous les jouons sous leurs propres yeux.

J'alerte immédiatement et discrètement un ami Mr. TURBIL, qui me propose d'aller reconnaître les lieux au retour d'un voyage à LAON. Il a lui-même fait évader son fils de Compiègne et me promet la prudence nécessaire. Il doit me tenir au courant de ce qu'il organisera et, le moment venu, m'avertir afin que je disparaisse avec mes enfants. La petite maison d'un artiste est à ma disposition pour devenir notre retraite discrète. Les personnes qui me la prêtent croient que j'irai m'y mettre à l'abri des bombardements de notre quartier.

Me sentant moins surveillée par la Gestapo, j'ai repris quelques petites affaires de résistance. Je garde chez moi le moins possible de papiers compromettants, mais il y a obligatoirement sur mon agenda diverses adresses qui ne sont pas en clair et qui me servent pour mes rendez-vous clandestins.

Ces détails auront leur utilité par la suite.

Le 9 juin 1944, nous nous couchons à l'heure habituelle. Subitement, je suis réveillée par un coup de sonnette impatient. J'allume, regarde l'heure, et suis surprise. Il est 4 heures du matin. Tandis que j'enfile mon peignoir, la sonnerie retentit à nouveau, très nerveuse. Ma fille aînée, plus prompte que moi, est déjà dans l'entrée et elle m'attend. J'ouvre la porte. Trois allemands en civil sont là. Deux entrent brusquement dans l'appartement tandis que le chef me dit: « Un malheur est arrivé ».

Je pense à Pierre. L'ont-ils fusillé ? Je me raidis pour ne pas tomber. Minute atroce qui doit se refléter sur mes traits.

Le chef précise: « Oui, votre mari s'est évadé ». Ouf, quel soulagement ! Est-ce possible, que ce que nous souhaitions tant ait déjà lieu ? Me revoici souriante. L'Allemand ajoute: « Allez, habillez-vous, nous vous emmenons tous ». Ils courent dans tous les coins, ouvrent les armoires et cherchent visiblement un homme. Ils nous secouent aussi. « Dépêchez-vous, habillez-vous ».

C'est ce que je fais, mais j'interdis aux enfants d'en faire autant, espérant que les policiers se décourageront et m'emmèneront seule. Le chef se doute de mon manège. « Pas de pitié. Allez. Sortez le bébé » - « Mais, regardez-le, il dort si bien » - « Je sais, je sais, pas de pitié, allez, prenez-le ». Il s'énerve et ses hommes bousculent tant mes filles que cette nuit-là elles s'habillent et se déshabillent trois fois.

« Puis-je prendre des vêtements ? » - « Non, seulement les biberons d'une journée pour le petit ». J'en profite pour fouiller dans mon armoire, dissimuler deux papiers importants, cacher de l'argent dans une paire de vieilles chaussures à la salle de bains et prendre en le dissimulant visiblement, un papier dans mon sac. Je le déchire en petits morceaux. Le chef ne me quitte pas. Il se précipite, pris au piège: « Qu'est-ce que c'est que cela ? » - « Une facture » - Comment, une facture ! » et, pendant qu'il ramasse et étudie les morceaux de papier, j'en prends un autre qui a deux numéros de téléphone et le mets dans mon corsage. Je veux saisir aussi mon agenda mais l'allemand s'est redressé et me surveille à nouveau, plus méfiant que jamais. J'arrive donc seulement à le glisser derrière un meuble. Mauvaise cachette que j'espère provisoire.

Et nous voici encadrées, poussées au rez-de-chaussée et mises en auto. Ces agents nous ont embarquées aussi silencieusement que possible afin de ne pas attirer l'attention des locataires. Je comprends leur raison et je souhaite donc faire du bruit. Il m'est difficile de crier, un certain respect humain m'en empêche. Quel calme dans ce grand immeuble pendant qu'on emmène des enfants en prison. Cette grande maison est lourde et impassible.

Le chef allemand m'interpelle alors que je m'assoie dans l'auto. « Venez, madame Pène ». Il m'entraîne. « Et maintenant, indiquez-moi la chambre de votre bonne ». Je lui fais monter les sept étages de service. Cette montée m'essouffle, je m'arrête pour reprendre haleine et j'ai le temps de réfléchir au moyen d'alerter ces locataires si dormeurs. Je veux en même temps essayer d'éviter à notre fidèle Jeanine le sort qui nous attend. Si les locataires sont réveillés, ils préviendront le concierge qui pourra prendre tout de suite des mesures de prudence pour nos amis.

« Eh bien, où est la chambre ? » - « Je ne sais pas » - « Comment, vous ne savez pas ? Vous mentez » - « Non, je ne mens pas, je sais que c'est par là, mais je ne sais pas quelle chambre exactement ». L'Allemand s'énerve et crie de plus en plus fort. C'est ce qu'il faut. « Vous mentez; dites-moi où est cette chambre ». Il insiste encore plus, et sort un énorme revolver qu'il braque sur moi. « Tenez, c'est peut-être celle-là », et j'en désigne une que je sais inhabitée. Ainsi, je prépare mon affaire. « Mais notre bonne est fiancée et elle a peut-être découché ». Et je pense: Pourvu qu'il y ait un lit !

L'Allemand frappe, reffrappe, insiste, appelle, personne ne répond, et pour cause. Il s'énerve, braque son gros revolver et pousse brutalement la porte de son épaule. La porte craque, casse, et s'ouvre. Pas de chance: des livres, rien que des livres, et notre policier se retourne vers moi, furieux, exaspéré, après avoir examiné rapidement ces bouquins. « Dites-moi où est la chambre » et il menace. 3Je ne sais pas, vous dis-je. Frappez à toutes les ports, ou allez demander au concierge ».

Il est furieux mais essaie de frapper doucement à la première porte qui se trouve devant lui. Pas de réponse. A la deuxième, toujours le silence. A la troisième surgit un homme affolé qui ouvre en tremblant; ses chaussettes déchirées laissent passer deux pouces bêtes. Pourquoi ce détail me frappe-t-il et suis-je choquée par ces doigts nus ? Sa femme et sa fille sont couchées, dressées sur leur séant et peu rassurées. Je sais que ce sont des cabaretiers de Boulogne qui, craignant les bombardements, ont loué cette chambre de bonne afin de profiter, en cas d'alerte, des caves de notre immeuble. Notre concierge m'en avait parlé. Leur chambre est au-dessus de la mienne. C'est la première fois que je les vois, mais je les entends, à chaque coup de D.C.A. ou à chaque alerte, descendre précipitamment à l'abri. Ce sont des gens prudents. Je ne les savais pas si laids, arrachés à leur sommeil. L'homme est tout de suite aux ordres de mon policier et il répond docilement à ses questions. Lorsque celui-ci demande qui habite la chambre qui est celle de Jeanine, il commence à dire: « Une jeune fille de 24 à 30 ans.. » Furieuse, je fais un signe de négation mais l'Allemand l'aperçoit et me fait disparaître loin de cette pièce. Le vieux bonhomme propose sa clef pour essayer d'ouvrir la porte voisine car il n'a pas le marteau demandé. La clef n'ouvre pas.

Donnant à son chauffeur l'ordre de me surveiller étroitement, l'allemand descend. Je crois qu'il part à la recherche du concierge et je suis contente de voir ce que je désire se réaliser. Mais non, c'est avec ma fille aînée Annette qu'il revient. Immédiatement, je l'interpelle: « N'est-ce pas, que tu ne sais pas où est la chambre de Jeanine ? ». Elle comprend et répond: « Oui, je sais que c'est à cet étage, mais je ne sais pas la porte même ». Le policier (j'apprendrai plus tard qu'on l'appelle le Dr. Schott), furieux de notre manège, frappe et reffrappe à la chambre indiquée par le cabaretier. Jeanine, toute habillée, ouvre, assez apeurée. Il se précipite dans la chambre, fouille partout, ne voit rien de suspect et lui demande pourquoi elle n'a pas ouvert plus tôt. « Parce que j'avais peur de vous entendre crier ». Il accepte cette réponse et nous fait descendre.

Malgré l'arrestation de Jeanine, je suis assez contente de penser que l'homme aux doigts de pieds nus va immédiatement prévenir le concierge. Belle illusion. Par sa négligence, ma belle-sœur sera arrêtés trois heures plus tard.

La comédie continue. Nous voici dans l'auto, surveillées par trois anges gardiens. Je tente de glisser quelques consignes aux enfants et à Jeanine. Je suis ennuyée car celle-ci a remis, sur sa demande, son trousseau de clés à l'allemand et, dans ce trousseau se trouve celle d'une pièce de l'immeuble où sont des papiers compromettants. Je la lui laissais en prévision de ce qui arrive, pensant qu'elle ne serait pas inquiétée elle-même. Je cherche un alibi pour cette clé. J'essaie de lui souffler de dire en cas de besoin qu'elle la garde, par mégarde, depuis 1940, époque de l'évacuation, et qu'elle appartient à ses anciens patrons. Mais nos policiers voient que nous parlons; Ils nous font taire. Annette s'inquiète des numéros de téléphone d'amis résistants, que j'ai fait disparaître; elle pose la question à voix basse. « Aux cabinets, aux cabinets », lui répondis-je.

« Taisez-vous », dit le chef brutalement. « Je fais les petites marionnettes au bébé », répliquai-je. Et je joins le geste aux paroles. « Prenez-le sur vos genoux et taisez-vous ». La scène doit être comique car Annette, à ce moment, éclate de rire. Pour l'instant, deux idées m'obsèdent: pourvu que les enfants disent la même chose que moi sur leur père et que Jeanine ne désigne pas la chambre dangereuse qui correspond à la clé prise. Il y a aussi mon carnet qui m'inquiète car il peut me valoir de très durs interrogatoires sur mes relations clandestines.

Nous voici arrivés. Je n'ai pu lire le nom de la rue, mais j'ai vu celui de la précédente et je repère l'immeuble. Nous sommes dans le quartier de l'avenue de la Grande Armée. On nous fait entrer dans un appartement poussiéreux ayant appartenu à un officier français car il y a un képi bleu clair au porte-

manteau. On nous parque dans une salle à manger où traînent des sabres et des drapeaux anglais et français. Jeanine est plantée face au mur à un bout de la pièce et moi dans la même position à l'autre bout. Les heures s'écoulent, monotones. Le bébé s'énerve. Je le laisse jouer avec les drapeaux et les fourreaux des sabres. Il devient vite sale. Notre gardien s'assoupit. Il y a beaucoup d'allées et venues dans l'appartement. Annette croit reconnaître sa tante à travers les pare-brises de la porte vitrée, et moi la femme de DUFOR (Mme Farjon). Si c'est elle, c'est que son mari s'est évadé avec le mien. Ils étaient ensemble !

Profitant du sommeil de notre gardien, je dis tout ce qui est nécessaire aux enfants. Jeanine craint qu'il ne nous entende et fasse semblant de dormir. Mais il faut tenter cette chance. Je lui dis à voix basse ma petite histoire pour la clé. J'explique aux enfants où j'ai caché l'argent et le carnet. Si jamais mes filles sont libérées rapidement, il faut tout prévoir.

Les heures passent, le bébé a sommeil, les grandes ont faim. Nous couchons le bébé sur le divan où dort déjà notre gardien. Du sac à biberon, Annette et Florence sortent un jeu de cartes et font des réussites. Devant le calme du policier, Jeanine se décide à quitter le coin assigné au début, et à jouer avec elles. J'entr'ouvre audacieusement la porte du couloir. Le chef va et vient avec Madame DUFOR qu'il interroge. En m'apercevant il me dit, sans se fâcher comme je le craignais: « C'est votre tour; venez dans ma chambre ».

C'est une pièce longue et étroite. Nous nous asseyons, séparés par une petite table ronde. Malgré l'heure avancée, les volets sont fermés là aussi. Et un long interrogatoire commence. Il durera bien trois heures mais dégènera en conversation politique. Je profite de cette occasion pour plaider la cause de mes enfants: « Que je sois prise en otage, d'accord, mais il est inadmissible que les petits et la bonne soient internés ». Et j'ajoute que eux, Allemands, vont se faire une belle réclame ! Mes filles vont au lycée La Fontaine, hébergé à Jeanson de Sailly où se trouve encore un troisième lycée. Lorsqu'elles vont manquer et que la cause en sera connue, ce sera un scandale de savoir de si jeunes enfants en prison. Trois lycées et notre grand immeuble, où tout Boulogne s'abrite en cas de bombardement, vont être au courant. « Vous creusez un fossé toujours plus profond entre vous, Allemands, et nous, Français. Et croyez-vous que ces manières brutales diminuent la résistance ? Vous voyez bien que chaque arrestation appelle à l'activité clandestine tous les amis et la famille de l'arrêté. On veut le venger des mauvais traitements que vos lui faites subir ».

Je continue sur ce thème. Je sens mon interlocuteur ébranlé. Il voit aussi que j'ignore tout de l'évasion de mon mari et ne pourrai rien lui apprendre de ce côté-là. Je dois être toutefois sur la réserve car il essaie de me faire dire que je suis au courant de l'activité amassée de Pierre et il essaie également de connaître ses relations. Il semble adroit et ne pose pas les demandes directement. Il arrive, par des détours compliqués, à vous poser la question importante au moment où la conversation a dévié, détendue, et où il accepte la contradiction. Il n'a rien de la brute rudimentaire. Personnellement, je préfère ce genre car je puis me tenir en éveil tandis que je ne sais pas du tout comment je pourrais réagir devant les souffrances physiques.

Il me ramène à la salle à manger où mes filles ont de plus en plus faim, le bébé est de plus en plus pâle, et où les heures s'écoulent mornes pour tous. Une jeune fille est là. C'est la femme de chambre de la sœur de DUFOR. Nous apprenons donc par elle quelques détails complémentaires. Elle semble très affolée de ce qui lui arrive et elle est ennuyée d'avoir abandonné l'enfant dont elle a la charge. Je la rassure et lui dis qu'il est probable qu'elle va être libérée bientôt. J'en espère autant pour Jeanine et mes enfants. Mon plaidoyer n'aura peut-être pas été vain. L'Allemand n'a rien dit de précis mais je l'ai senti convaincu par mes arguments.

On m'appelle et on me fait entrer dans un salon assez vaste où sont assis quelques policiers que je ne connais pas, madame DUFOR (FARJON), sa belle-mère et ma belle-sœur. Je leur dis bonjour à toutes trois d'un air très dégagé comme si nous n'étions pas prisonnières et j'apprends à ma belle-sœur que Jeanine et les enfants sont à côté. Un secrétaire allemand est devant une machine à écrire. Il me pose des questions: nom, date et lieu de naissance, religion etc ... Je comprends qu'une fiche analogue est

déjà faite pour mes co-détenues. Je les vois chacune avec une petite valise. Je les envie de partir en prison avec du linge de rechange. L'une des dames me propose des biscuits pour les enfants et je les accepte avec plaisir.

L'Allemand me renvoie dans la salle à manger. Peu après, partent pour Fresnes ma belle-sœur et ses compagnes. Pour moi, l'attente se prolonge. Le chef, le Dr. SCHOTT, vient ensuite et m'annonce qu'il a l'autorisation de son supérieur de ramener les enfants et la bonne à la maison. Je suis folle de joie; je le remercie. Je confie le beau bébé à Jeanine en lui disant d'être sa mère. Le petit semble comprendre et appuie câlinement sa tête contre la sienne.

Je sais que je pars en prison mais Pierre est en liberté et les enfants retournent chez nous. A vrai dire, je n'imagine pas encore ce que sera Fresnes, malgré tous les récits entendus. Il y a une chose qu'on ne peut pas réaliser si on ne l'a vécue: c'est la longueur du temps dans une cellule, au secret, sans air, sans rien à faire.

Cette journée dans cet appartement me semble longue, et combien de fois j'y repenserai plus tard, comme à une étape encore heureuse. Nous étions le 10 juin. Les Allemands, assez inquiets du débarquement, faisaient marcher la TSF toutes les demi-heures. J'avais mes enfants près de moi et nous pouvions suivre le couloir jusqu'aux toilettes. C'était de la vie tout cela. Je savais aussi être en situation provisoire. J'attendais donc du nouveau. Tandis qu'à Fresnes ! Mais j'y reviendrai et vite puisque je n'ai que quelques heures à passer avant d'y être.

Je suis ramenée au salon. Une douzaine de grands jeunes gens reçoivent les photos de face et de profil des évadés et prennent les ordres pour bloquer toutes les frontières, surveiller tous les trains etc. La meute part pour la chasse à l'homme. Mais je garde bon espoir. Pierre passera à travers leurs maillons. Ce serait trop terrible s'ils le reprenaient. Les supplices et la fusillade sont certains. L'inquiétude du débarquement se lit sur leurs visages et je pense qu'il n'y en a peut-être pas pour longtemps.

Les heures passent. Le chef qui a emmené mes enfants ne revient pas. Je m'inquiète; il doit faire une perquisition soignée. Que peut-il trouver ? Et je suis en attente, impatiente. Les jeunes gens prennent du café. La sonnette tinte sans arrêt mais ce n'est jamais celui qui a accompagné mes petits. Je suis presque impatiente de partir dans la prison où je dois aller, afin d'être fixée. Ce désir est stupide.

Enfin, le chef, le docteur SCHOTT. Il est rogué et reste vague lorsque je lui demande si mes enfants sont bien rentrés. Qu'a-t-il pu trouver ? Je crains une fouille, mais je ne sais pas qu'il laisse les enfants sous bonne garde. Heureusement que je ne le sais pas et ne l'apprendrai que bien plus tard, car si je le savais, je tremblerais de laisser mes filles et Jeanine gardées par des soldats, d'autant plus que ces soldats doivent partir en Normandie et qu'ils sont sûrs d'y mourir. Ils pleurent déjà sur eux-mêmes, voudraient une consolation féminine. Ils font des propositions non déguisées à Annette et Jeanine. Heureusement que la première n'en comprend pas toute la portée et n'a pas peur. Jeanine, plus perspicace, s'enferme chaque soir à clé dans sa chambre, avec le bébé. Racontons, en premier, leur retour, dès qu'elles m'ont quittée.

L'Allemand les ramène à l'appartement. Il ouvre lui-même car il a toutes les clés. Il surveille beaucoup Jeanine et Annette, mais Florence, âgée de 12 ans, qui pense sans arrêt au carnet dont je lui ai parlé, se précipite discrètement au salon et le prend. Une minute après elle ne pouvait plus car quelqu'un restait sans cesse en faction dans cette pièce. Le juge y est tout de suite en attendant d'être relayé. Il n'en part que lorsqu'un sous-officier et deux soldats lui succèdent. Ceux-ci surveillent très étroitement le balcon qui longe l'appartement. Mais Florence fait le guet dans le couloir pendant qu'Annette appelle une locataire du quatrième par la fenêtre de la cuisine, qui donne sur la cour. Celle-ci apparaît à sa fenêtre. Mon aînée lui dit de faire signe à une amie qui habite à côté. De temps en temps, Florence chante l'air prévu, et les pourparlers sont interrompus car les sentinelles surgissent dans le couloir.

L'amie arrive, Annette lui explique, par la fenêtre, ce qui se passe et la prie de dire au concierge d'être au pied de l'immeuble, dans la cour de la cuisine. Une fois qu'il y est, elle lui jette la fameuse clé qui m'inquiétait tant, l'argent caché et un mot où elle précise d'empêcher quiconque de téléphoner ou de monter à l'appartement. Deux coups de téléphone sont tout de même transmis par erreur. Les policiers obligent Annette à répondre et l'un d'eux prend l'écouteur. Au premier, c'est un nommé George qui vient chercher un pneu de bicyclette qui je lui avais procuré. C'est un résistant. Annette lui dit rapidement: « Je ne peux rien vous dire; la Gestapo est ici, maman est arrêtée ». Le gardien, furieux, la bouscule et crie qu'elle ne doit pas dire cela. « Qui est ce George ? Son vrai nom ? » Annette, qui le sait, fait la bête: « Je ne sais pas, il venait chercher un pneu ». Comme le pneu est là, les Allemands n'insistent pas, pendant que Georges ne se le fait pas dire deux fois et se sauve.

Ils attendent une autre communication. Ils pensent que Pierre fera téléphoner indirectement qu'il est évadé et le soldat, revolver au poing, doit obliger l'enfant à donner un rendez-vous. Cela n'aura pas lieu car l'évasion de mon mari a été longue; arrivé à la CROIX ST OUEN à 6 heures du matin, il apprendra qu'il n'y a plus de communications interrégionales. Une fois à PARIS, presque immédiatement que nous sommes déjà tous arrêtés.

Le deuxième coup de téléphone est donné par des voisins qui veulent savoir ce qui se passe chez nous pour aider les enfants en cas de besoin. La raison officielle est de donner des nouvelles de mon fils, parti avec le leur en colonie de vacances. Les Allemands s'intéressent à ce fils, demandent des précisions sur le lieu de sa résidence, veulent voir sur la carte le lieu exact du pays. Là aussi, la chance fut pour nous. La veille de notre arrestation, cet enfant fut amené par son curé. Il évita ainsi nos émotions, fort heureusement, car son âge, 8 ans, le rendait plus vulnérable que les autres à un interrogatoire habilement mené.

Jeanine obtient l'autorisation de chercher le pain et le lait, mais gardée par un Allemand qui l'empêche de parler à qui que ce soit. Elle est furieuse; elle a peur d'être prise pour une collaboratrice. Ces messieurs fouillent partout, interrogent sans cesse mes filles qui savent répondre évasivement. Ils veulent aussi améliorer leurs rations et prennent tout ce qu'ils trouvent de comestible dans l'appartement. Heureusement que nos vivres de « disette » sont dans la fameuse pièce aux papiers secrets. Ils n'auront ni les uns ni les autres, mais emporteront quelques souvenirs de valeur.

Au bout de trois jours et trois nuits, ils partent et mes filles commencent les longues randonnées à Fresnes, avec de lourds colis qu'elles essaient de nous faire passer à leur tante et à moi. Elles font aussi de longues et vaines démarches dans tous les bureaux possibles. Ce qu'elles m'ont vu faire pour leur père, elles veulent le faire pour nous. Elles ne perdent pas toutefois l'entrain et la gaieté de leur âge. Seule, la vieille bonne de ma belle-sœur, qui a perdu tout courage à la suite de l'arrestation de sa patronne, ne veut plus entrer dans l'appartement, et les critique, de rire. Pourtant elles ont une attitude parfaite, sont courageuses et pleines d'initiative; leurs rires sont la preuve de leur confiance et de leur vitalité. Jeanine est fort bien aussi. Elle ne quitte pas le bébé Olivier qu'elle soigne avec amour. Ce petit ménage s'entend amicalement et marche au mieux. Le fardeau est pourtant lourd pour de si jeunes épaules. Beaucoup de personnes leur manifestent de la sympathie, et de nombreuses propositions d'aide leur sont faites; souvent touchantes car elles viennent de personnes ayant peu de moyens.

Revenons au 10 juin. Je suis restée dans l'appartement. Les Allemands me font enfin signe pour partir. Je suis mise en auto et confiée au secrétaire. Il m'emmène vers Fresnes. Cet homme me fait l'effet d'un chien fidèle vis-à-vis de son chef. Assez borné, il pense faire œuvre utile en me faisant avaler une petite pilule de propagande. Il m'explique sérieusement et en charabia que si les Alliés perdent la guerre, il n'y aura plus d'Angleterre, ni d'Allemagne, ni de France, mais seulement les Etats-Unis et la Russie. Il ajoute ensuite une phrase à laquelle je n'attache pas tout de suite l'importance qu'elle aura plus tard pour moi - car je la crois sujette à caution - « Le camarade de votre mari a travaillé pour nous, mais nous le méprisons, c'est par sa faute que vous allez en prison ».

Il me fait traverser toutes les grilles de la prison. Comme c'est grand, Fresnes ! Que de portes se referment sur moi ! On me prend mon sac, ma ceinture de robe et j'arrive, dépouillée de tout superflu,

dans une cellule sans eau. Il y a un lit avec une paille et deux couvertures. Rien d'autre. J'ai accepté ce qui m'arrive. Ce n'est pas le moment de me décourager. Je lis les inscriptions si nobles, écrites sur les murs de chaux, et je m'étends, faute de linge de nuit et de draps, toute habillée sur la paille.

Quelques coups sont frappés au mur. Ces signes me semblent mystérieux. Je n'en connais pas encore le langage. Pas d'eau, pas de pain. Je n'en souffre pas tout de suite. Je commence à être émue et à comprendre ce qu'est la prison, mais je suis d'autant plus contente que grâce à mon insistance mes enfants ne partagent pas mon sort.

Avent de continuer à raconter ma vie à Fresnes, je laisse de nouveau la place à mon mari qui va détailler son évasion. Il est à SENLIS depuis trois semaines environ, dans une propriété transformée en prison, où se sont installés les services de sécurité militaires allemands, évacués d'Arras après les bombardements de cette ville. Il a repris quelques forces grâce à une nourriture moins chiche qu'à Fresnes. Voilà son récit:

Inserer ici le texte de Pierre : " Mon évasion "

En effet, la police vichyssoise vient pour arrêter Mme MORAX. La femme de chambre répond qu'elle n'habite plus là. « Comment, elle n'est pas là ? Nous allons fouiller l'appartement ». - « Si vous voulez, mais c'est inutile, il n'y a personne ». - « Pouvez-vous jurer qu'il n'y a personne ? » - « Je vous jure que Madame MORAX n'est pas là ». Devant l'assurance et le calme de cette brave fille, les policiers n'insisteront pas. Mme MORAX est Israélite et il est exact qu'elle n'est pas chez elle, mais ces miliciens auraient fait une belle prise en trouvant à sa place ce suspect sans papiers, qui est pâle d'émotion devant le danger frôlé à nouveau. Il est émerveillé de l'à propos et de l'aisance de Marcelle. Pierre l'avait du reste jugée et lui avait fait confiance; il l'avait tenue au courant de sa situation irrégulière.

Dans la résistance une grande discrétion est nécessaire et l'on a reproché, à juste titre, beaucoup d'imprudences à ses membres. Comment en serait-il autrement étant donné que ceux qui ont volontairement accepté ces risques, sont des personnes pleines d'allant. Le prudent par essence est celui qui a attendu sans se compromettre que son pays soit libéré par les Alliés et les fous. Nous en avons connu beaucoup, de ces prudents. Nous les voyons encore tous ces tièdes qui n'ont pas aidé le sort. Ce sont les plus âpres critiques de tout ce qui se fait depuis la Libération, car ils sont logiques avec eux-mêmes et attendent encore que tout leur soit servi rôti sans effort de leur part. Je préfère nos enthousiastes, mais toutefois il est juste de reconnaître qu'ils ont souvent fait trop bon marché de la prudence élémentaire pour eux et leurs camarades de combat. Les folies inutiles ne sont pas à encourager. Le meilleur résistant était celui qui donnait le change à son entourage. La discrétion la plus grande était de rigueur. Mais, certaines fois, il était plus adroit de faire confiance à une personne sûre que de l'alerter indirectement, par une attitude anormale. Et c'était le cas pour Marcelle qui pouvait trouver étrange cet invité blessé qui n'était pas un habitué de la maison de ses patrons. Nous avions également fait confiance à nos filles et à Jeanine, et nous n'avons pas eu à le regretter.

Après cette émotion, Pierre est caché dans une chambre de bonne et ne peut en sortir. A l'affût de chaque pas dans l'escalier, il se fatigue nerveusement et trouve préférable de se mettre en quête d'un autre logis. Un premier ménage est sondé. Il l'a hébergé lorsqu'il était clandestin mais se récusé maintenant qu'il est évadé, ou du moins exige la promesse que mon mari ne reprendra pas contact avec son « réseau ». Pierre ne peut promettre alors que l'heure H approche. Sensible à l'extrême, il est très déçu. Il fait une autre tentative près d'une charmante vieille dame courageuse qui, elle aussi, l'avait déjà hébergé. Cette sympathique Mme BABUT veut l'assentiment de son fils et de son gendre.

Le hasard fait que notre fille Annette, le lendemain de cette démarche, va voir aussi cette dame. Sortant de chez elle, elle croise un policier allemand: « Que faites-vous dans ce quartier ? » Annette reste évasive mais elle s'aperçoit qu'eux-mêmes ont leur P.C. dans un café tout proche. Elle fait

prévenir indirectement son père qui juge prudent de ne pas chercher la réponse de sa vieille amie. Cette aimable dame qui a eu entre temps l'autorisation de ses fils et gendre pour héberger l'évadé, s'inquiète, s'alarme de ne pas le voir, et craint de l'avoir vexé ou pis encore qu'il soit repris par la Gestapo.

A la troisième tentative, Pierre réussit à trouver un gîte chez un ménage, Mr. Et Mme. MAROTEAUX, qui ont deux petites filles. Il trouve là une hospitalité charmante. Un jour, il croise dans la rue trois policiers allemands du service qui s'est occupé de lui. Instinctivement, il veut reculer. Ce serait une folie, il alerterait ces limiers. Il continue donc son chemin, assez ému, et les frôle sans être reconnu car il est rasé de très près, tondu, et ces messieurs l'ont toujours vu en prison avec une barbe longue et légèrement blanchissante.

Pierre a repris contact avec son groupe. Il sait que l'on a besoin de lui. JARRY D.M.R. (Capitaine RONDENAY) le lui a fait dire et lui envoie un pneu pour « le contacter » et lui confier un nouveau poste. Le pneu arrive trop tard. Mon mari ne peut y aller. Voilà sa chance, sa nouvelle chance. Ce pauvre JARRY a été pris le matin même, le 28 juillet 1944. Encore un héros de la résistance, l'un des meilleurs et des plus actifs qui disparaît. Jour tragique pour lui et sa jeune femme enceinte, qui ne le revoit pas revenir alors qu'il a déjà passé à travers tant de dangers: prisonnier de guerre, évadé, parti à Londres, revenu en France comme délégué militaire de région pour la zone Nord. Pisté, parti dans un maquis et revenu à Paris où il est nécessaire plus que jamais, il se fait prendre moins d'un mois avant la Libération. Quelques jours après son arrestation, il est emmené en wagon, descendu dans les environs de Paris et fusillé avec 4 autres jeunes gens. Tous ses amis sont atterrés. Il était si courageux, prudent, loyal. Dès qu'il est pris, sa secrétaire, affolée, songe au rendez-vous qu'il avait avec mon mari et veut l'avertir tout de suite de ne pas y aller. C'est elle-même qui a posté le pneu, le fameux pneu qui, heureusement, arrive trop tard. Mais cela, elle ne le sait pas. Et avertir un évadé qui cache soigneusement son domicile n'est pas chose facile.

Christiane BOULLOCHE est une trop belle figure pour que je la passe sous silence. Son frère André, jeune ingénieur des Ponts et Chaussées dans le département où mon mari est ingénieur en chef, cherche à servir son pays dès qu'il est démobilisé en 1940-41. Il contacte d'autres résistants et part pour l'Angleterre. Mais là, il sent que le départ est encore lointain. Il se rongé de cette inactivité et revient en France où il redouble d'ardeur et entraîne ses sœurs. Malheureusement, un jour la Gestapo fait une descente chez lui et comme il ne lève pas assez rapidement les bras, tire sur lui et l'atteint de plusieurs balles. Le ventre ouvert, il est conduit à l'interrogatoire rue Mallet-Stevens et de là à Fresnes. Il suit ensuite la filière tragique: Compiègne, puis l'Allemagne. Il connaîtra les plus affreux camps d'extermination, mais reviendra un jour... maigre, à bout de forces, écoeuré de toutes ces laideurs humaines qu'il aura vues, flagellé sans cesse et en butte aux vilénies d'hommes prêts à tout pour une gamelle de mauvaise soupe. Ses sœurs, pleines de dynamisme, n'arrêtent leur activité clandestine que deux mois au plus, le temps de la prudence élémentaire. Je les rencontre à plusieurs reprises, se souciant peu d'elles-mêmes, mais se tracassant pour André. Lorsqu'il doit partir pour l'Allemagne, elles se précipitent à Compiègne, l'aperçoivent de loin, au milieu d'un pauvre troupeau humain et viennent rassurer leurs parents restés à Paris. Ces parents admirables qui, par la suite, seront pris à leur tour avec le fils aîné, seront déportés et ne reviendront jamais ! « André part en Allemagne, il ne sera donc pas fusillé. Il va dans un camp; il travaillera mais sera moins isolé et peut-être mieux nourri ».

Elle était grande à ce moment, l'illusion sur les camps d'Allemagne. Nous ne pouvions imaginer des atrocités semblables à celles que nous verrons plus tard et surtout organisées industriellement. Dans les milieux résistants, où pourtant nous connaissons certains supplices de la rue des Saussaies et autres lieux d'interrogatoires, nous ignorions cela. Apprendre le départ de l'un des siens pour l'Allemagne, c'était espérer le voir revenir la guerre terminée, et la fin de la guerre nous l'imaginions toujours plus proche qu'elle ne fut. Nous ne pensions pas que ceux qui reviendraient seraient des survivants.

Mais revenons en arrière, car je laisse aux déportés le soin de raconter leur calvaire. Pendant que mon mari va de logis en logis, manquant plusieurs fois de se faire arrêter, comme je l'ai dit plus haut, ma belle-sœur et moi-même sommes prisonnières à Fresnes. Chacune de nous est au secret, loin l'une de l'autre.

Le lendemain matin de mon arrivée, ma cellule est ouverte brutalement et je me trouve au milieu d'autres prisonnières arrêtées comme moi la veille et qui vont être dirigées vers leurs cellules définitives. Je tends rapidement à l'une d'elles, qui a fort mauvaise mine, quelques morceaux de sucre que ma fille m'a donnés au moment de notre séparation, morceaux de sucre trouvés dans le sac aux biberons. C'est mon seul bagage, ma seule fortune. Réaction immédiate et à laquelle je ne m'attendais pas. Ma camarade m'étreint et m'embrasse. Ses yeux sont exorbités, le visage marqué de bleus. Elle me raconte, en cachette de notre gardienne, qui crie beaucoup pour nous faire taire en vain, qu'elle a été baignée sept fois et entièrement flagellée mais qu'elle n'a pas parlé. Elle est fière de son courage, à juste titre, et répète sans cesse aux autres prisonnières: « Soyez courageuses, soyez gaies ». Une Autrichienne rondelette gémit au contraire: « Qu'est-ce qu'on va nous faire ? ». Une troisième, la tête bandée, a un visage assez fin. Une pauvre vieille paysanne est là, calme et parlant peu. D'autres encore.

On nous enferme dans de toutes petites cabines individuelles, genre cabines de bains, au plafond grillagé, et avec un œil de surveillance à la porte. Malgré l'interdiction de parler, nous occupons les trois heures d'attente à échanger les adresses de nos familles, au cas où l'une d'entre nous aurait le bonheur d'être libérée rapidement. Un affreux Feldwebel brutal vient hurler sauvagement pour nous faire taire. Son œil bleu, injecté de sang, me fixe dans le petit trou, œil bestial qui affole les plus prudentes parmi nous. Celles-ci supplient les autres de se taire. L'Autrichienne gémit de peur. La torturée remonte le moral avec un peu d'emphase. Personnellement, je ris et plaisante sur notre situation, ce qui fait lever la main brutale du Feldwebel sur moi. Il va et vient et je le crois loin lorsque sa tête immonde surgit dans ma cabine.

Je suis sauvée par « Souris grise », la pauvre vieille gardienne, la meilleure de toute la prison, mère de huit enfants, qui vient me chercher pour le déshabillage. Entraînée par elle, je lui dis en un charabia mi-français, mi-allemand: « Que c'est grand, Fresnes ! Que de pauvres malheureux sont enfermés là ! ». Et elle me répond dans le même jargon: « Oui, pauvres prisonniers, mais quelquefois, eux en sortent, tandis que nous, les gardiennes, nous y restons éternellement ! ». Elle m'apprend ainsi qu'elle n'est pas volontaire, mais mobilisée. Mobilisée avec huit enfants ! Pauvre souris grise qui ne peut rien faire pour ses prisonnières contre un règlement implacable !

Après une fouille, puis un passage dans un bureau où l'on inscrit tout ce que j'ai laissé la veille dans mon sac, la gardienne nous emmène pour nous mettre en cellule. Elle nous répartit et nous installe selon les pièces vides, dans les étages supérieurs. Je suis appelée. Je me vois déjà partageant la cellule d'une vieille Alsacienne, avec la jeune et douce prisonnière à la tête blessée. Mais ma gardienne se rétracte: « Non, vous, venez ! ». Et je redescends au rez-de-chaussée où l'on m'octroie une cellule particulière. Je préfère cette solution.

Tous les anciens internés discutent à l'infini sur ce problème. C'est pour cela que j'y reviens rapidement. Vaut-il mieux être seul au secret ou avec des compagnons ? Certains ont goûté les deux et disent que souvent, dans les cellules à plusieurs, un « mouton » ou un trafiquant de marché noir est mis là spécialement pour détruire la belle fraternité des résistants. Au secret, le temps semble interminable et un docteur que je connais a cru y devenir fou. Par contre, manquer d'air et d'espace pour circuler, faire sa toilette et ses besoins en commun, me semble plus terrible encore. Etre seule avec mes photos ne me déplaît pas. « Souris grise » m'a autorisée à garder les effigies de mes enfants. Je n'ai que cela. Mon seul trésor qui me soutiendra beaucoup. Mon mari a, personnellement, préféré être mis en compagnie car, très affaibli par les mauvais traitements et inquiet des interrogatoires à venir, il a trouvé dans son premier compagnon (un communiste qui a immédiatement partagé ses colis avec lui et l'a distrait par ses histoires), un camarade agréable.

En général, les nouveaux arrivés n'ont droit ni aux colis familiaux ni aux colis Croix-Rouge avant un

certain délai, dont le minimum est le plus souvent d'un mois. Mais les Allemands, qui semblent si méthodiques, ont cependant une façon très arbitraire de traiter leurs prisonniers. En voici un exemple: Arrêtées à quatre pour le même motif, la mère et la femme du compagnon d'évasion de mon mari, ma belle-mère et moi-même, aucune de nous n'a eu le même traitement. Ma belle-sœur, la mère de l'autre évadé et moi-même, avons été au secret, alors que la femme du compagnon de mon mari ne l'a pas été. Les unes ont eu des colis immédiatement, d'autres très tardivement, et aucune de nous le même nombre durant le même laps de temps. Le nombre d'interrogatoires subis est très variable également, les durées des peines aussi. Le nombre de livres prêtés est aussi fantaisiste et dépend beaucoup plus de la gardienne de votre étage que de votre soi-disant culpabilité.

Me voici donc, dans une cellule du rez-de-chaussée, assez propre d'aspect mais qui se révèle pleine de vermine. La paille est dure et j'y dors mal. Les murs sont couverts d'inscriptions et je rêve longuement à mes prédécesseurs qui, en peu de mots, ont laissé la trace de leur personnalité. J'en ai le temps, durant ces interminables journées où je n'ai rien à faire et ne verrai personne, durant ces minutes qui seront des heures, ces heures qui seront des journées et ces semaines qui seront des mois. Le temps n'aura plus aucune commune mesure avec celui des personnes libres. Les alertes sonneront souvent en ces mois de juin et juillet et, pendant ces alertes, qui ne modifient en rien le programme d'action de quelqu'un qui n'a rien à faire, je pense aux personnes du dehors, coincées dans le métro, je pense à leur impatience devant leur emploi du temps bousculé. Mais avoir un emploi du temps bousculé, c'est déjà avoir un emploi du temps, c'est de la vie, c'est du bonheur. Et je me promets d'être calme par la suite si j'ai la joie de retrouver une vie normale, devant les petites difficultés quotidiennes. Promesse difficile à suivre, je le vois maintenant, mais que je cherche toujours à tenir.

L'extrême dénuement où l'on vit en prison, le temps réservé à la pensée pure, nous affinent, nous rapprochent des Chartreux et des Trappistes. Cette vie rend apte à supporter les supplices et la mort. C'est ce qui explique la beauté des inscriptions dans les prisons, presque toutes patriotiques ou religieuses, quelquefois dédiées au dieu Amour.

Il y a déjà une sélection à l'entrée puisque les emprisonnées de la Gestapo sont, pour la plupart, des êtres qui ont fait le sacrifice de leur vie pour sauver leur pays de l'esclavage. Ensuite, la vie d'ascète que la Gestapo leur fait mener et le temps réservé à la réflexion font de ces êtres d'élection des êtres épurés.

Les internés qui manquent de cran, qui gémissent, sont souvent des arrêtés par erreur. Cela ne veut pas dire que les autres ont un courage de toutes les heures. Oh non ! Ma voisine, condamnée à mort, au secret depuis un an, d'une très belle tenue morale, a des moments d'abattement. Elle « n'en peut plus » d'être enfermée, inactive et sans nouvelle des siens. Mais elle pleure silencieusement pour elle. A moi seule elle dit sa peine. Un « cafard » ne doit pas s'entendre car il est contagieux. Sa charge est lourde. Sa mère est morte des suites d'un interrogatoire, peu de temps après l'arrestation. Elle ne sait pas le détail des traitements qu'elle a subis. Une camarade prise en même temps qu'elle lui a fait savoir seulement que sa mère était sortie brisée du tribunal, soutenue par deux policiers. Et elle, sa fille, se trouve donc seule condamnée à mort, c'est à dire emprisonnée à perpétuité dans les conditions les plus dures car, à la date où elle est condamnée, en 1943, les Allemands ne fusillaient plus les femmes. Ceci est du reste momentané et, lors de leur fuite de France, leur sauvagerie reprendra le dessus. Il ne lui reste plus qu'une sœur très malade, de tempérament moins ferme, habituée à s'appuyer sur elle. Qu'est-ce que cette sœur a pu devenir, traquée elle aussi par la Gestapo, sans argent, avec un enfant chétif âgé de 5 ans et un mari prisonnier de guerre en Allemagne ? Après ces détails on comprend le courage qui lui est plus nécessaire qu'aux autres, car nous toutes, nous pouvons espérer une libération avant la fin de la guerre. Elle ne le peut. Toutes les charges sont contre elle. A travers le tuyau d'eau, elle me parle de sa mère en termes émouvants: « Elle était encore si jeune et si jolie », me dit-elle, « et elle nous aimait tellement ! Petite couturière, simple ouvrière, elle nous habillait avec tant de goût et d'élégance que ses clientes voulaient avoir les mêmes toilettes que nous. Même en cellule, pour moi seule, je reste coquette, en souvenir de ma chère maman. Mais j'ai de l'anémie grasseuse, je deviens très grosse et

mes jambes ne me tiennent plus ».

Elle se soucie beaucoup de sa sœur. Je lui promets de la rechercher si jamais je suis libre avant elle. C'est ce que je ferai. Et je trouverai Madeleine et son fils chétif. J'aurai le bonheur de pouvoir l'aider un peu. Nous chercherons ensemble des nouvelles de ma voisine lorsque Fresnes sera évacué. Mais, hélas, nos démarches n'aboutiront pas; nous aurons des espoirs sans arrêt détruits et nous la perdrons entièrement de vue au bout de quelques jours. A-t-elle pu, avant de quitter Fresnes, recevoir le message que nous avons essayé de lui faire parvenir par l'aumônier: « Madeleine et son fils vont bien » ? Car Madeleine a su par moi le numéro de sa cellule, et l'aumônier des hommes, le seul que nous pouvons toucher à Paris, a promis de demander à son collaborateur des femmes de transmettre oralement ce simple mot. L'a-t-il fait ?

NOTA: Le 11 juin 1945, deux lettres me sont adressées à Boulogne sur Seine, accompagnées d'un certificat d'inhumation du 5 août 1944 à 12 h. 15, sans que l'expéditeur donne son nom et son adresse - deux lettres datées du même jour que le certificat d'inhumation et qui m'arrivent avec 10 mois de retard.

La première m'est adressée: « Chère Françoise,

En dehors de la lettre officielle je puis écrire à ma sœur, mais je ne voudrais pas qu'elle apprenne ma mort trop brutalement. C'est une tâche bien pénible que je te confie, mais je ne puis m'adresser qu'à toi. Je te demande aussi de le faire savoir à mes autres amies de la prison, en allant au rendez-vous que j'avais fixé pour après la guerre.

Merci et adieu,

Florence »

La deuxième: « Ma sœur bien aimée,

Voici que l'heure est arrivée de te dire adieu. Ma chérie, il faut avoir beaucoup de courage. Quant à moi, j'en ai plus qu'il n'en faut et des camarades de prison pourront te le dire. Mais ce n'est pas de moi que je veux parler. Je voudrais te dire que mes dernières pensées seront pour toi. Je souhaite tellement de bonheur pour toi ! Tu es la seule de notre famille qui reste, et je vois là pour toi un grand devoir, celui de rester fidèle à nos idées, celles pour lesquelles notre cher Marcel et notre maman bien aimée ont aussi donné leur vie. Donner sa vie pour le bonheur des autres ! C'est magnifique. Et c'est grâce à notre Parti que j'ai cette joie. Que ton petit Claude l'apprenne quand il sera d'âge à le savoir. C'est pour lui et ceux de sa génération que je meurs. Et cela sera, j'en suis sûre. A chérie, il y a une autre personne à qui je pense maintenant. C'est Pierre que tu n'as pas connu mais qu'il faudra connaître pour lui dire que mon cœur lui a été fidèle jusqu'à la mort.

Ma grande, si j'ai pu quelquefois te faire du mal, cela n'a jamais été volontairement, tu le sais, mais à cette heure dernière, je veux te le dire encore. Et c'est aussi ce que Pierre devra savoir. J'ai peut-être été parfois méchante, mais jamais exprès.

Que mes camarades pensent quelquefois, non pas à moi, mais au dévouement que j'avais pour mon grand parti et que je les encourage pour persévérer dans les jours difficiles.

Adieu à toi Madeleine et à toi Pierre.

Courage et confiance.

Mille baisers

Florence »

Mon autre voisine, SUZY, est la femme d'un facteur. Elle a un fils de 14 ans. Arrêtée comme complice de son beau-frère, on lui a annoncé sa déportation en Allemagne. Elle est triste de s'éloigner de son fils et de son mari. « Je suis toute petite », me dit-elle, « et j'ai un fils si grand et si beau. Voilà trois mois que je suis ici. Leds miens savent-ils seulement que je suis là ? ». Elle pense que moi-même, arrêtée comme otage, serai libérée avant elle. Elle me charge de mille messages pour les siens et je ne pense même pas à lui donner, en retour, l'adresse des miens.

Un matin, la « condamnée à mort » tape les cinq coups convenus qui me font aller au

« téléphone ». Je vais coller mon oreille au robinet et j'apprends que Suzy doit être libérée. Avant de partir, elle a fait porter le restant de son colis Crois-Rouge à ma voisine. Je doute un peu de cette bonne nouvelle; elle était si sûre d'être déportée en Allemagne. Les Allemands le lui avaient dit à son dernier interrogatoire. Je frappe et refrappe à son mur. C'est bien vrai, elle n'est plus là. Son départ a eu lieu silencieusement. Sophie, notre gardienne, confirme sa libération.

Nous sommes, heureuses pour elle. Les tristes heures doivent être oubliées. Elle a dû retrouver sa petite maison des bois, de la banlieue parisienne, son grand fils, sa belle-sœur, son brave mari. Dès qu'à mon tour je le pourrai j'irai la voir et j'apprendrai que les Allemands l'avaient libérée le lendemain du jour où ils ont fusillé son beau-frère à Fresnes même. Elle me montrera l'admirable lettre d'adieux de ce chef de résistance (JEANNETON), les derniers conseils à son fils et son neveu: « Fais-en de bons et courageux ouvriers », dit-il à sa femme; « Dis-leur qu'ils peuvent être fiers de moi car tout ce que j'ai fait est honnête et pur, et je l'ai fait pour mon pays. J'espère qu'ils ne connaîtront pas, comme moi, dix ans de guerre pour quarante années de vie. Mon cœur est gros de te quitter, ma chère petite femme, et je sais qu'il te faudra beaucoup de courage. Je suis triste aussi, mes chers parents, de vous abandonner, mais il le faut. Soutenez-vous tous les uns les autres en pensant à moi qui vous aime tant ».

Dans la petite maison ensoleillée, au jardin bien cultivé, la mort est entrée. La femme est courageuse par moments, abattue à d'autres. Si jeune et déjà seule pour élever deux enfants, dont l'un est adopté. A chaque instant, l'éloge du mort revient. Il avait si bien organisé la résistance dans ce petit pays. Il était si discret et si adroit. Mais il a été trahi, hélas, comme tant d'autres !

Une autre camarade de Fresnes, Jeannette, appelle désespérément, chaque matin, son Jeannot qui ne répond pas. Jeannot faisait de fausses cartes d'identité pour réfractaires ou résistants. Jeannette ne faisait rien que vendre des bas dans une petite boutique. Les miliciens sont venus les arrêter. Heureusement que sa fille était déjà partie à la campagne chez sa grand-mère ! Une si jolie fille de 12 ans qui en paraît 15. Je le crois sans peine car un jour, à la douche, par erreur, la gardienne voulait me faire entrer dans sa cabine et j'ai aperçu le long corps mince de la blonde et douce Jeannette. La grand-mère n'a pas d'argent. Comment fait-elle maintenant que ses enfants sont en prison ? Une fois libérée, je lui écrirai et la brave paysanne, qui ne comprend pas très bien le drame survenu, me dira: « Ils ont mis ma Jeannette en prison, elle si bonne et si honnête ! Mais pourquoi ? ». Je préparerai une belle réponse et de l'argent pour la grand-mère mais, dans un déménagement rapide je perdrai l'adresse si difficilement retenue au retour et déjà oubliée, et je resterai pleine de bonne volonté mais impuissante à soulager cette misère.

Chacune à Fresnes, en plus de son ennui et de sa faim, s'inquiète donc des siens mais cache sa peine. Il le faut, c'est obligatoire. Crâner avec son courage sonne faux. Beaucoup de tact est nécessaire en prison car tout ce que l'on dit imprègne des centaines d'êtres qui n'ont rien d'autre pour se distraire que les bruits, les contacts avec d'autres âmes à travers la parole.

On a tant de fois parlé de Fresnes et un si grand nombre de malheureux y ont été enfermés que c'est à regret que j'en donne l'ABC. Les prisonniers et prisonnières parlent entre eux lorsque les chariots passent pour la distribution du pain et de la soupe car ils couvrent les voix par leur bruit. On bien une cellule communique avec une autre cellule par le chauffage et la tuyauterie des cabinets. Mais si un garde nous surprend il nous enlève matelas et couvertures ou nous met au cachot. Tous les dix jours environ nous avons droit à dix minutes de promenade, autrement dit nous sommes enfermés dans une cage à lion, pas plus grande que celle du Jardin des Plantes, seul si nous sommes au secret, ou à 3 ou 4 selon le nombre de personnes de notre cellule. Interdiction de faire signe à qui que ce soit sur les passages et, en général, les gardiennes s'arrangent pour que nous ne croisions personne en chemin.

En plus de la solitude et de l'inaction, l'autre supplice de Fresnes est la faim. Les huit premiers jours, le manque d'air et la stupeur nous empêchent de manger notre pain noir et compact qui ne passe pas facilement dans la gorge. Ma voisine me prévient tout de suite par le robinet qui est au-dessus des waters: « Rends ton pain au passage du chariot. Il sera donné aux prisonnières qui en redemandent ». Je

Je ne peux pas absorber l'eau noire au bromure qui remplace le café. Elle me fait vomir et je ne m'y habituerai jamais; aussi ne pourrai-je dormir et je sentirai toutes les puces et tous les poux de corps de ma paillasse sans pouvoir leur faire la chasse dans l'obscurité. La soupe, par contre, améliorée depuis peu, après l'arrestation d'un colonel de la Croix-Rouge, me semble bonne. Des nouilles ou des haricots s'ajoutent aux choux et lorsque je les mange dans ma gamelle rouillée, j'ai l'impression agréable de me nourrir. Si nous avions droit le soir également à une gamelle de soupe, tout irait mieux, nous n'aurions pas ces crampes de la faim, ces étourdissements, ces mille petites lumières devant les yeux, dues à la faiblesse, et surtout, ce qui est plus avilissant que tout, ces rêves, ces images de nourriture que tant de prisonniers en France, comme en Allemagne, ont connus. Au lieu de cela, le soir à 15 heures, nous avons droit à une eau bromurée, et c'est tout. Nous n'avons plus rien à attendre que des cris, des hurlements si nous tentons de parler à une autre détenue à travers les murs. Aussi, souvent, je me lève la nuit, n'ayant pas le courage de résister et je vais grignoter le petit croûton de pain que je me réserve pour le matin. Je paye ce manque de courage par une matinée interminable où je guete tous les bruits dans l'attente du chariot à pain qui ne passe pas avant 11 heures 30 du matin.

Il y a un jour ensoleillé qui viendra: au bout de cinq semaines, je recevrai mon premier colis Croix-Rouge. Merveilleuse Croix-Rouge, comme elle fait bien les choses. Je ne la connaissais que comme appeleuse de fonds, et voilà qu'au milieu de ma misère je deviens l'une de ses innombrables bénéficiaires. Que de remerciements je lui fis en cellule pour avoir supprimé en moi la faim pour quelques jours, et avec la faim, l'animalité qui l'accompagne. Délicieux pain d'épices - sucre réconfortant - fruits compacts. Que tout cela me semble bon et me fait du bien. Rapidement je reprends les kilos perdus; je ne suis plus la plante desséchée des premières semaines.

Une autre visite plus spirituelle fait toujours plaisir; elle est assez rare: c'est celle de l'aumônier. La porte s'ouvre brutalement, comme à l'ordinaire; je me retourne et je vois un officier allemand. Réaction habituelle, je me raidis, mais avant de reconnaître la croix de l'aumônier, je suis étonnée de l'expression de douceur et de bonté qui contraste avec l'uniforme vert. Il est jeune - trente ans environ - et porte des lunettes. Il parle avec douceur, dans cette maison où les ordres sont toujours hurlés d'une voix rauque et brutale, qui tient plus de l'aboiement que de la voix humaine. Il tutoie les prisonnières, se montre plein d'indulgence et me demande pourquoi je suis en prison. Lorsque je lui dis que c'est parce que mon mari s'est évadé il ajoute: « C'est une bonne chose, je pense ». Il prend à la lettre les paroles de l'Evangile et donne effectivement le baiser de paix. Son expression est si pure et bonne en tenant dans ses bras les repentantes que l'on ne peut mettre en doute ses intentions. Un prêtre français, à qui ma belle-sœur a parlé de l'absolution un peu rapide donnée par cet aumônier s'est demandé si, faute de prêtres, cet aumônier ne serait pas un pasteur. Chronologiquement, je n'en suis pas encore à la visite de l'aumônier que je ne verrai que six semaines après mon arrivée. J'ai voulu donner tout de suite l'aspect de la vie à Fresnes pour les personnes qui n'y ont pas été ou qui n'ont encore rien lu sur ce sujet.

Pour en finir avec le tableau général, je dois parler des « bonjour » et des « bonsoir » qu'échangent les détenus. Comme ils sont poignants lorsque c'est un enfant qui s'adresse de loin à son père ou à sa mère, une femme à son mari. Les autres, plus anonymes, s'échangent entre voix connues, sous un prénom. Il y a aussi les chants. Les voix claires des femmes, plus graves et plus rares les chants des hommes. Ces chansons représentent, comme les prisonniers, tous les milieux sociaux; des classiques assez rares en passant par les vieilles chansons françaises, et les hymnes glorieux les plus chantés, on descend aux couplets sentimentaux qui ont, dans certains coins, beaucoup de succès. Dans le secteur de ma belle-sœur, une danseuse de Tabarin et deux étudiantes donnent le ton et l'on y raconte d'amusantes histoires spirituelles. Mon secteur, dominé par ma voisine communiste, l'ancienne du coin, autodidacte militante, a un genre plus austère. A chaque nouvelle venue elle se présente: « Je suis depuis un an au secret et condamnée à mort ». Elle est sûre de son petit effet. Deux jeunes femmes, avec qui je ne

converse pas, trop éloignées de moi, me plaisent; elles chantent très tard à deux voix un nombre incalculable de vieilles chansons; elles terminent la soirée en scandant sur l'air de « Formez le monôme », « Bonsoir, Simone, bonsoir Simone, bonsoir », successivement sur tous les prénoms du coin. Car, bien entendu, nous ne nous connaissons que par nos prénoms. Prudence élémentaire vis-à-vis des « moutons ». Des prisonnières et prisonniers essaient de se donner des consignes pour les interrogatoires: « J'ai dit que je ne te connaissais pas », ou « C'est un-tel qui nous vend ».; « J'ai été à l'interrogatoire, ils m'ont battue ». Je tente, moi aussi, dès l'arrivée, de faire passer un message à ma belle-sœur. Rien ne répond. A la promenade, je lui fais en vain le même appel. Je manque de peu de me faire prendre en flagrant délit et je subis des hurlements soupçonneux.

Les deux gardiennes qui sont alternativement de service dans mon secteur se croient déshonorées si elles parlent à leurs prisonnières.

Une clé brutale tourne dans la serrure et un aboiement rauque dit: « Café pain ou soupe ». Vous devez tout de suite tendre la gamelle. Par la porte on aperçoit, au milieu du couloir, les calfactrices qui servent la soupe ou tendent le pain; elles ne parlent pas. Une allemande seule s'approche de notre cellule. L'isolement est bien fait.

Au premier matin, je n'ai pas balayé ma chambre car je n'ai vu qu'une poussette et je ne sais pas le règlement qui n'est affiché nulle part. Aussi, que de cris discordants dus-je entendre. Et j'apprends que le pousse-poussière était mon balai et que, chaque matin, au passage de « Sophie » (surnom de la gardienne), passage aux heures variables, mon nettoyage devait être terminé. Quel bienfaisant nettoyage, la seule occupation de la journée avec la gymnastique que l'on ne peut faire trop longtemps à cause du manque de nourriture et des étourdissements qui s'ensuivent. Mais, lorsque Sophie m'apprend que je dois cirer ma cellule sans cire, avec le « manche du balai de cabinet », vous entendez bien, avec le petit bout rond du manche du balai de cabinet, je refuse net, malgré les conseils de prudence donnés par ma voisine. Et je ne cède pas. Je lave chaque matin et Sophie, rageuse, me dit: « Vous trouvez qu'il ne fait pas assez humide ? ». Oh si, je trouve qu'il fait assez et trop humide car le plâtre s'écaille et il pleut dans ma cellule, mais je réponds: « Je laverai ma cellule tant qu'il y aura des puces ». Car il y a des puces, et autre chose aussi qui me démange tout le corps et que je ne sais définir. Pourtant je lave mon linge tous les deux jours, si bien qu'ingénument je réclame vite à Sophie une savonnette (de la Croix-Rouge) et elle me répond: « Il faut vous habituer à être sale; Lorsqu'on fait de l'espionnage on doit être sale ». Meilleure fille au fond que son aspect, elle m'apporte, au bout de deux jours, la savonnette demandée.

Le linge lavé, mais séché dans cette humidité, sent mauvais. Les waters aussi sentent. J'entreprends vite de forcer ma fenêtre. Une première fois j'essaie, conseillée par ma précieuse voisine, avec le manche de ma cuiller. Je le casse. Avec le manche de ma brosse à dents et, oh merveille ! Je réussis. Bienfaisant soleil mais vie aux aguets. Fenêtre entr'ouverte, serviette posée sur l'appui, vite refermée au moindre bruit, réouverte prudemment - un mot échangé avec la voisine. Une porte au loin s'ouvre. Une gardienne sort vers la cour; vite je referme. C'est presque du bonheur, ce peu d'air frais et de soleil. Mais... ma porte s'ouvre. Je referme brusquement. L'adjudant hurle. Il vient me chercher pour un interrogatoire. Il crie au juge que ma fenêtre était ouverte. Cela importe peu au juge. Sophie, appelée, me demande si ma fenêtre était ouverte. Je réponds: « Non ». Je dis que j'étais appuyée contre elle et, surprise lorsque ma porte a été ouverte, je me suis retournée brusquement et je l'ai cognée. C'est pourquoi l'adjudant croit que... Or Sophie n'aime pas l'adjudant. Ce Feldwebel est une terrible brute avec une belle voix de chanteur d'opéra et un bras cassé. Il hurle sans cesse après les gardiennes. Sophie, de sa voix aigrelette, lui tient tête.

Mon juge part. Un soldat allemand entre avec un marteau. Il va clouer ma fenêtre; il va m'enlever mon soleil. Je lui montre les photos de mes enfants. Lui aussi a un garçon du même âge que Didier, dit « Riz ou », mais le sien est moins joli. Il s'extasie sur la beauté des miens. En effet, mes quatre petits me

font honneur: l'aînée, 18 ans, le visage ouvert, au beau sourire franc et à l'abondante chevelure, paraît plus jeune que son âge. La seconde, longue et mince, les traits réguliers, les grands yeux sombres, ressemble à son père. Mon troisième a une bonne expression de brave gosse intelligent et sensible, mais une mèche dans les yeux, me le présente tel qu'il est - peu soigneux et vivant. Le dernier est mon délicieux bébé aux yeux noirs et volontaires, aux traits fins et purs, à la radieuse chevelure blonde, toute bouclée. Mes chers enfants, comme vous me faites défaut ! J'éprouve un vide cruel à ne pouvoir vous tenir dans mes bras, surtout le tout petit. C'est presque une douleur physique, une partie de moi-même qui m'est arrachée. Les enfants me manquent tellement et je suis si fière d'eux que je m'abaisse à montrer cette photo à ce soldat ennemi. C'est du reste un pauvre type, non nazi; il suffit de l'entendre se plaindre: « Mon fils est loin, en Allemagne. C'est triste, la guerre ». Et ses clous, de ce fait, restent à moitié chemin dans le bois. Ce que j'escomptais du reste. J'espère en venir à bout. Des petits ciseaux à broder, dissimulés soigneusement dans la poche de ma robe, vont m'être très utiles. Je ronger le bois patiemment, longuement, autour des clous, en m'interrompant à chaque bruit suspect. Après deux jours de travail, en reprenant ma brosse à dents au manche cassé comme levier, je peux à nouveau aérer ma chambre. Oh ! Bonheur ! Rouvrir ma fenêtre. Avoir un peu d'air frais. Que c'est merveilleux ! Bonheur qui sera de courter duré.

Les commères de Fresnes se mettent quelquefois le soir près de leurs fenêtres et échangent des espoirs ou des nouvelles sur la guerre. Qui n'a entendu parler de radio-Fresnes ou de radio bobard ? Les petits carrés de papier de cabinet des journaux allemands ou collaborateurs, les nouveaux arrivés, immédiatement interviewés, sont les sources de renseignements. Papiers découpés ou traduits - phrases mal entendues à travers les parois - transmises de quartier en quartier, elles arrivent déformées, défigurées et, en général, embellies par l'imagination des détenus. Rouen bombardée devient Rouen occupée par les Alliés. 80 kilomètres au-delà de la frontière de Prusse Orientale devient 80 Kms à l'intérieur de la Prusse Orientale. Enthousiasme et banc de délire à l'annonce de l'assassinat d'Henriot que l'on n'est pas très sûr de ne pas être Doriot, ce qui est aussi très bon. Lorsqu'une mise au point est faite - gros cafard de courte durée car l'optimisme est tenace, nécessaire. Et l'on discute ferme comme Au « café des mille colonnes » sur la stratégie militaire et l'issue de la guerre.

Les hurlements stridents des sentinelles interrompent généralement des discussions de cellule à cellule, et qui finissent maintes fois au cachot, à moins d'avoir affaire à un humoriste, comme ce soldat de garde qui, entendant une prisonnière dire comme bonsoir: « Vive de Gaulle, à bas les boches », lui répond: « C'est encore un peu tôt, mademoiselle ». Cet après-midi là, le silence des gardiennes m'inquiète et je reste sagement sur mon lit en lisant la bible. Ma voisine, experte à déceler si ce sont des « rosses » de garde ou non, n'a rien pu savoir et je me méfie. Je sens que l'on me regarde par le « judas ». Je ne bouge pas puisque je suis sagement en train de lire. Une deuxième fois, je sens que l'on me regarde. Encore une fois je ne bouge pas. Une troisième fois de même et, peu de temps après, la porte s'entr'ouvre brutalement et une gardienne blonde, surnommée « Bécassine », me dit: « Vous avez ouvert votre fenêtre » - « Non, et vous le savez bien puisque vous m'avez regardée » - « Comment ! » et, prise de rage, elle essaie d'ouvrir ma fenêtre. Elle ne peut. Elle cherche au dehors un instrument dormant levier. Elle y va de toutes ses forces et ... l'ouvre. Elle se précipite chercher un marteau, des clous, une clé pour la cadénasser. En colère à mon tour de me voir à nouveau sans air, alors que je n'ai pas été prise sur le fait, je lui dis: « Vous verrez quand ce sera votre tour après la guerre d'être ici, comme c'est agréable de rester ici dans cette humidité ». Prise de fureur, elle me dit: « Au cachot. Prenez vos couvertures et au cachot ».

Elle m'm'entraîna en hurlant. Elle cherche l'adjudant, lui explique en allemand l'histoire. Il hurle encore plus fort qu'elle et reprend les couvertures, et, lorsqu'ils en ont assez d'avoir crié, hurlé, je me retrouve seule, dans un cachot sombre le jour, éclairé la nuit, avec des cabinets sans eau, qui sentent affreusement mauvais, sans lit, sans paille, sans couverture. Rien qu'un tabouret qui a un pied cassé.

Ni eau, ni pain, ni quoi que ce soit. Des inscriptions fort belles et courageuses aux murs. Du plâtras me permet d'en ajouter sur les planchers et sur les portes. Ce sera ma seule occupation: lire et relire les inscriptions de ceux qui ont souffert ici avant moi. Car le sommeil est impossible dans ces conditions. Que les nuits et les jours sans sommeil, sans lecture, sans rien à faire, sont longs. Quelques pas debout puis je m'assieds sur le tabouret qui ne tient pas; debout à nouveau puis assise en déséquilibre et ainsi de suite. J'ai froid. Je ne sens même plus la faim. Je n'ai plus rien du tout pour me sortir des inquiétudes qui ont été pour moi plus que la solitude, l'inaction et la faim depuis que je suis en prison; c'est la crainte de voir mon mari repris et le souci des enfants restés seuls, alors que la guerre approche de Paris avec le manque de ravitaillement et le canon: deux dangers pour eux. Le père évadé ne peut s'occuper d'eux. Ma belle-sœur est en prison. Les communications avec notre maison de campagne sont coupées. Mes enfants ont-ils à manger ? A chaque alerte, je me demande si Boulogne est bombardé; les usines Renault ne sont pas loin de notre maison. Et le temps passe, je m'épuise. Les heures sont interminables.

Le lendemain Sophie apparaît. Elle me change de cellule. Il y a un progrès. J'ai droit à un cadre de fer nu comme lit, à un broc d'eau, et à un morceau de pain rassis de la veille, ramené de ma cellule. Je n'ai pas le droit à la soupe, mais, par contre, je dois faire le ménage de ce cachot bien répugnant. Et elle me donne une petite leçon de morale: « Pourquoi avez-vous fait cette réflexion anti-Allemande ? » - « Parce que je n'avais pas ouvert la fenêtre lorsque la gardienne est entrée; j'ai été accusée à tort » - « Mais votre fenêtre était bien forcée ? » - « Oui, car vous, Allemands, qui nous donnez des conseils d'hygiène, vous nous mettez dans des conditions de saleté inacceptable » - « Mais c'est une prison française » - « D'accord, mais, 1° arrangée par vous, et 2° destinée aux condamnés de droit commun qu'il ne faut pas confondre avec nous » - « Oh, je sais que vous êtes des gens bien ». Et là-dessus elle veut aller me chercher mon dentifrice et ma brosse à dents. Elle revient horrifiée. « Vous parlez d'hygiène et voilà la brosse à dents que vous avez ? » Elle brandit ma brosse à dents au manche cassé qui sert à laver mon peigne. Je le lui dis. « Et l'autre, où est-elle ? ». Elle part dans ma cellule la chercher. Et si elle la trouve, que pensera-t-elle ? Car celle-là aussi a le manche cassé ! Toutes deux ont servi à ouvrir ma fenêtre.

Heureusement, ma brosse à dents n'est pas retrouvée et Sophie, charmante décidément, m'en donne une de la Croix-Rouge. Cela ne suffit pas pour me réchauffer. Une crise cardiaque me prend brutalement. Je claque des dents. Je tremble. Je m'étends sur le rude cadre de fer; j'étouffe; mon nez se pince, ma langue se retourne au fond de la gorge, mes membres ont des mouvements désordonnés. Que se passe-t-il ? Vais-je mourir bêtement ? Ce serait si bon de mourir, de ne plus souffrir si j'étais seule, de ne plus m'inquiéter, de me laisser aller. Mais je ne puis. Pierre ne se pardonnerait pas son évasion et mes enfants ont encore besoin d'une mère.

Que se passe-t-il ? J'entends encore des cris rauques près de moi. « Levez-vous ». Le puis-je ? Pas plus que parler. Une gardienne est entrée. Elle comprend. Elle me prend le poignet. Me mettra-t-elle une couverture ? Une bouteille d'eau chaude ? Non. Un chiffon sous la tête et elle s'en va. J'étouffe, ma langue m'étrangle. C'est fini... Et puis, je sens la chaleur revenir petit à petit. J'étais seulement évanouie. Je souffre encore du froid mais je ne suis plus entièrement gelée.

Une autre gardienne entre: une grande blonde à la voix rauque qui ne m'a jamais dit un mot, bien qu'elle soit de service alternativement avec Sophie. Elle voit ma tête ravagée et me dit: « Je vais apporter de la soupe, bien que ce soit défendu ». Oh, la bonne soupe chaude, comme elle me fait du bien. Elle part, une voix se fait entendre au passage des chariots; elle vient du plafond: « Il y a quelqu'un au cachot ? » - « Oui, c'est Françoise » - « Avez-vous un message à faire passer ? » - « Oui, Françoise fait dire à sa belle-sœur Clo que les enfants sont en liberté et que son frère va bien ». A peine ai-je dit cela qu'au loin j'entends la voix de Clotilde qui répond qu'elle m'embrasse. Elle me demande aussi ce qu'est devenue Jeanine. A peine ai-je répondu que les chariots cessent de rouler; nous devons nous taire.

Sans paille, sans couverture, je ne peux toujours pas dormir, mais j'ai des nouvelles de ma belle-sœur. Le moral est excellent et je m'habitue à cette vie interminable sans rien, rien, car même le

sommeil réduit m'a été retiré.

Après trois jours et trois nuits, Sophie entre avec l'adjudant. Sous son écorce rude elle est brave fille. L'adjudant hurle encore et me dit que si je recommence il me fera des choses épouvantables. Enfin, bref, Sophie obtient de moi un vague murmure et de l'adjudant l'autorisation de me ramener dans ma cellule. Précieuse petite cellule où il y a une paillasse très dure mais qui va me sembler douce, et deux couvertures de coton. Cellule qui a de l'eau. Avec quelle joie je m'étends dans ce lit. La circulation, me revenant, me fait souffrir terriblement. Les cuisses et les jambes sont enflées et écarlates et je ne dors pas encore, mais je suis contente de me sentir dans un lit, se mauvais soit-il, malgré la vermine qui continue sa ronde infernale.

Dans mon coin le bruit circule: Françoise était bien au cachot. Françoise est revenue. Tout le monde me dit un mot gentil qui me touche. Je me sens chez moi, en famille. Par contre, surprise désagréable, on m'a enlevé mon livre et je dois patienter avant d'en obtenir à nouveau.

Il y a encore une chose de Fresnes à laquelle je n'ai pas encore touché et qui varie beaucoup suivant les cas: l'interrogatoire. Il y a l'interrogatoire à Fresnes même. Je n'ai connu que celui-là. Et il y a l'autre où le détenu est amené en « panier à salade » rue des Saussaies, avenue Foch ou ailleurs.

Notre porte est ouverte brutalement: « Tribunal ». Tel que nous sommes nous devons suivre notre gardienne qui nous remet à notre commissaire qui, lui-même, est précédé d'un soldat qui ouvre et referme toutes les portes devant et derrière lui. Je suis conduite dans une pièce d'un deuxième étage, non fermée à clé, pièce très ordinaire avec une table et deux ou trois chaises. L'interrogatoire commence. On me fait asseoir. Le chef avoué dans le civil, le Docteur Schott, est assez gras, chauve, à lunettes, intelligent et plus retors que cruel; avec lui, il faut toujours être sur la défensive car le détenu ne sait jamais ce qu'une question insignifiante en apparence veut vous faire dire. Il vous met en confiance, il est bonhomme, à moitié sincère lui-même. Mais il y a aussi en lui le policier, le chat qui guette la souris et sa patte de velours est très nocive. Il se vante d'être plus fort que les brutes de la rue des Saussaies qui ont baigné mon mari. Et je saurai, en sortant de prison, que cela est vrai. Les résistants se raidissent devant les supplices mais ils ont plus de mal à échapper à deux heures de conversation amicale avec ce renard bien renseigné par le traître du groupe. Tout de suite il me parle de ce traître pour m'irriter contre un Français, un camarade de mon mari, DUFOR lui-même. Je mets en doute cette assertion puisqu'elle est faite par un ennemi. Piqué au jeu il accumule les preuves. Ce problème psychologique va occuper nos interrogatoires. Par ce choc moral, il essaie de me faire reconnaître d'autres noms en me montrant qu'il les sait tous. Il me met devant les yeux une longue liste de 157 personnes, dont 80 sont arrêtées, dit-il. Je m'en tiens toujours à ma déclaration du mois d'avril. J'ignore tout de l'activité réelle ou supposée de mon mari. « Je ne connais aucun de ces noms et c'est inutile de me les faire lire ». Le chef insiste et me force à les voir, sous le regard vigilant de cinq à six hommes, adjoints ou collègues, interprètes et secrétaires. Je m'ingénie en conséquence à les lire très superficiellement afin de ne rien exprimer extérieurement. Malgré tout je remarque ceux que je connais le plus. Arrivée à celui d'un monsieur Pasteau dit « Tourelle », connu par moi en Abyssinie bien avant la guerre, je fais exprès de m'arrêter, ayant un alibi: « Mr Pasteau ? J'en ai connu un en Ethiopie; serait-ce lui ? Et l'avez-vous aussi arrêté ? » - « Non, passons . Il est parti en Angleterre au mois d'avril », me répondent-ils, furieux. « Continuez, lisez les autres ».

Je suis contente 1/ parce que je n'ai rien exprimé; ils semblent déçus; 2/ je sais qu'ils ne sont pas si forts que cela car Pasteau devait partir en effet pour Londres mais n'avait pas pu le faire. Je l'avais vu en mai. Et je viens de leur rappeler désagréablement que ce résistant leur avait échappé aussi par une fuite très réussie au moment de son arrestation: Gardé quelques instants par deux gardiens, Pasteau, qui mesure 1 m. 85 les avait bousculés énergiquement et s'était enfui.

« Ce rapport est daté de Janvier 1944 ». Il est soi-disant écrit pendant l'interrogatoire de Dufor,

Soit Farjon. Mon mari y est décrit physiquement, son titre d'ingénieur en chef mentionné ainsi que son adresse et ses deux noms. Ils insistent beaucoup sur ce passage et sur la date, antérieure à l'arrestation de mon mari, mais postérieure à celle de Dufour.

Moralement le choc est dur et je cherche tout ce qui peut jouer en faveur de ce garçon. Les arguments ne manquent pas. Le rapport peut être inventé à la suite de papiers pris. Et pourquoi, si, ainsi que l'affirment mes juges, Dufour a travaillé pour eux, donnent-ils ainsi son nom à moi qui suis de la partie averse ? L'avoué allemand ne manque pas de finesse. Et petit à petit se dévoile devant moi l'un des grands drames de la résistance. Celui qui m'a fait si longtemps hésiter à publier ces notes. Car, soit je devais laisser dans l'ombre cette partie humaine et dramatique, ou rouvrir cette plaie saignante, si poignante pour une famille que nous estimons.

Maintenant que le temps a apaisé certaines rancunes et que le malheureux coupable a expié par sa propre volonté, la vérité ne peut rien ajouter ni retirer aux faits auxquels le hasard nous mêla, et qui sont déjà tant connus. Mais au moment où se place ce récit, je dus crâner devant les policiers. J'avais pourtant fort envie de pleurer devant cette trahison inattendue, et aussi parce que je pensais soudain que mon mari avait encore son sort lié à ce camarade dont il ne se méfiait pas, puisqu'il s'était évadé avec lui.

Que de dangers le guettent encore me disais-je pendant que je suis entre ces murs hermétiques et que je ne puis l'avertir. La torture morale est soigneusement étudiée. Elle est faite pour me faire défaillir. Je comprends le péril. Mon caractère enjoué reprend le dessus et je me mets à plaisanter et à tourner leurs assertions en ridicule. Mais eux ne lâchent pas facilement leur proie. Et ils parlent. Ils accumulent encore plus les détails. Leurs banderilles bien placées, ils essaient à nouveau de me faire avouer que je suis au courant de l'activité de mon mari. L'avoué allemand me dit: « Inutile de le nier car je le sais, mais je ne le dis pas aux autres. Je cherche à vous sortir de là ». Le piège est grossier. « Eh bien, si vous le savez, pourquoi me le demandez-vous ? Et quelles sont vos preuves ? » - « Toutes les femmes dont les maris font de la résistance sont au courant de l'activité de leur mari » - « Toutes les femmes ? J'en doute; en tous cas, pas moi ».

Il me dit aussi qu'il sait quelque chose d'autre contre moi, une charge très importante. « Dites-moi laquelle et montrez-moi vos preuves ». Mon assurance feinte lui fait perdre la sienne. Il finit par douter que je sache quelque chose. Il essaie de me flatter. « Nous avons beaucoup plus de peine à faire parler les femmes que les hommes » - « Cela ne m'étonne pas car les femmes sont plus rusées, mais moi je n'ai rien à cacher, je suis comme le cristal de roche ». Ce serait trop long de continuer à raconter par le détail toutes ces passes.

Je sors de ces interrogatoires de 3 heures, fatiguée, à bout de nerfs, et je ne peux dormir de la nuit. Après avoir nié tant de choses je dois tout de même en avouer une, afin que le reste semble vraisemblable. Comme ils me demandent si nous avons des propriétés, je parle de notre petite maison des Pyrénées, pensant qu'elle ne touche que nous-même et nos biens. Le mot de « Pyrénées » les fait sursauter. Leur prisonnier a pu tenter de sortir de France par là. Dans la nuit je m'inquiète de cet aveu. Mon mari aurait-il cherché refuge si loin, malgré les difficultés pour lui de prendre les voies ferrées surveillées ? Il y a aussi le temps très long, nécessaire à cette époque pour un voyage de cette sorte. J'essaie de me rassurer. Je repense aussi à nos armes enterrées là et je m'inquiète de nouveau.

Deux jours après, vers cinq heures, deux individus entrent dans ma cellule et sans m'amener au tribunal me demandent des précisions sur cette maison, que j'ai évidemment laissée dans la vague. Comme je reste aussi peu précise, ils vont trouver ma belle-sœur et lui demandent tous les détails, l'âge même de la gardienne, puis ils ajoutent: « Et l'autre propriété ? », façon indirecte de la faire parler sur une maison s'il en existe une, que j'aurais voulu soigneusement cacher.

Une fois sortie de prison, je chercherai à avertir mon mari de cet aveu, afin qu'il n'ait pas l'idée d'aller se reposer là-bas et j'apprendrai que lui aussi a parlé d'elle en tenant le même raisonnement que moi. Cette maison inhabitée ne touche que nous.

Nous saurons beaucoup plus tard que ces policiers ont été dans notre petit village. Ils se sont fait passer pour des amis à nous. Dans ce pays, si loin des lieux de combat, la gardienne fut sans méfiance et leur remit les clés. Après une visite en plein jour, ils retournèrent nuitamment sur les lieux, sondèrent les murs, et jouèrent aux revenants. Les hommes du village qui allaient au café à cette heure tardive entendirent ces bruits suspects et en discutèrent longtemps durant les veillées d'hiver.

Mais revenons à notre Tribunal primitif. Combien de sujets sont abordés durant ces interrogations. Les policiers profitent de l'occasion qui leur met un adversaire entre leurs mains pour lui faire absorber les pilules « à la Goebbels ». Expérience. Leur propagande est bien pensante. Je profite moi aussi de cette occasion pour leur dire des choses désagréables. Remarques faites avec le sourire bien entendu, qui leur permet d'accepter l'amertume du contenu. Petit jeu qui me distrait momentanément de la longue solitude de ma cellule.

Comme ils sont vite désarmés par des répliques simples mais logiques, n'étant plus habitués à réfléchir personnellement, ils ne voient qu'un côté des choses: le leur. Il leur faut faire un gros effort cérébral pour comprendre le point de vue des peuples conquis qui ont un autre idéal que le leur. Quelquefois, devant mes pauvres arguments, leur propagande n'ayant pas préparé de réponse, ils ne trouvent rien à répliquer tout de suite. Ils disent alors: « Mais enfin, est-ce vous ou nous qui passez un interrogatoire ? Reprenons ». Et ils reprennent leurs questions et n'aboutissent à rien.

A l'interrogatoire suivant ils ramènent la conversation sur la politique générale, car en huit jours ils ont trouvé des arguments qu'ils croient satisfaisants. Mais, depuis quatre années de défaite, j'ai passé tant de nuits à penser à tout cela, qu'il ne m'est pas difficile de répondre immédiatement à leurs trouvailles. Cela me fait comprendre toutefois le fossé profond qui nous sépare d'eux. Ils ne voient pas encore leur responsabilité dans cette guerre atroce. Ils ne savent même pas les excès, les cruautés faits par les leurs, ou veulent les ignorer. Ils ne voient que les raids « terroristes » en Allemagne. Eux ne visaient que des objectifs militaires ! Ils ne voient que leur espace vital, le danger communiste, tout ce qui leur a été tant de fois rabâché.

« Que pensez-vous des Américains », me disent-ils à deux reprises, tant ce fait les remue. « Ils ont pendu deux agents de la Gestapo au Havre. N'est-ce pas affreux ? ». Je juge prudent là-dessus de ne pas dire ouvertement mon opinion. « Qui sème le vent récolte la tempête », ai-je seulement le courage de dire. Le chef ajoute à un autre moment: « Vous, les femmes françaises, vous discutez politique. Ma femme ne s'y intéresse pas du tout, et comme elle, toutes les Allemandes ».

Moi non plus, avant la guerre, je ne pensais pas à la politique. Mais le malheur de notre pays nous a changés. C'est la vie même de notre France qui est en jeu et il n'y a pas un Français ou une Française qui ait le droit de se désintéresser du sort de son pays lorsque celui-ci est en péril.

Mes interrogatoires n'ayant pas abouti à me faire avouer la connaissance que j'avais de l'activité de mon mari, ils ne peuvent poursuivre comme ils auraient voulu, en cherchant à me faire dire des noms et des adresses. Donc, je suis laissée à ma solitude pendant trois semaines.

Trois semaines sont longues, à jeun, sans lecture, entre 4 murs. Toutes les phrases entendues pendant les interrogatoires; les faits passés et ceux que je peux deviner et qui seront vérifiés par la suite me permettent de rétablir assez exactement les responsabilités de Dufor. Garçon entreprenant, plein d'allant et de relations, ayant une femme charmante, courageuse et si patriote, il se lance dans la résistance. Il eut très vite un poste important, un peu lourd pour de jeunes épaules manquant d'expérience. Tout lui avait réussi dans la vie. Pourquoi douter d'elle ? Et un jour il fut pris dans un bar, par hasard et vite reconnu comme un gros gibier par la Gestapo. Des documents importants furent saisis chez lui. On ne sut jamais si, à cette date, il parla ou si son carnet seul donna en clair le rendez-vous qu'il avait avec mon mari, 2 jours après son arrestation et où celui-ci faillit être pris fin octobre 1943, comme je le raconte au début de ce récit. L'alerte fut donnée parmi ses camarades. Mais trop tard. Légèreté ?

Trahison ? La question fut posée et laissée sans réponse. Durant 2 mois, il fut fort malmené mais non torturé. Il dut subir les menottes nuit et jour. Réveillé en pleine nuit par les plus grands froids, il fut interrogé souvent. Les documents pris chez lui étaient si accablants qu'il avait peu de chance de sauver sa vie. Fatigué physiquement, séparé de tous ses soutiens moraux, résistait-il longtemps ? Les arrestations pleuvaient dans le mouvement. La méfiance régna et l'on en arrivait à ne plus savoir à qui se confier. Un chef irréprochable, fusillé par les Allemands par la suite, fut même sérieusement soupçonné.

Un jour, Dufor fut changé de service. Après les mauvais sévices, il passa des mains brutales des S.D. à celles plus correctes de la police militaire allemande. Le Dr. Schott, dont j'ai déjà parlé, lui permit de recevoir des colis et le traita humainement, mais le retournait sur le grill à chaque interrogatoire, l'accablant de preuves, le manoeuvrant avec adresse. Dès cette époque Dufor changea. Il ne crut plus à la victoire alliée. Il se laissa influencer par la propagande anti-communiste. Il sympathisa avec l'interprète Robert et avec les gardiens qui le traitaient avec égards.

Il se mit à conseiller à ses camarades de prison de ne pas nier devant l'évidence. Il reconnut, contrairement aux règles de la résistance, les hommes avec qui il était confronté. Deux furent déportés, l'un ne revint pas. Il dit à mon mari à propos de l'un d'eux : « Inutile de nier que tu le connais - les Allemands savent tout ». Pierre rétorqua : « Je nierai toujours. Du reste ils ne sont pas si forts que cela, puisqu'ils ont relâché six de mes agents ». Dufor révéla cette phrase à l'avoué qui me la répéta à l'un de mes interrogatoires et ce fut elle qui me fit comprendre sa trahison, car je savais le fait exact, et mon mari incapable de le dire à un Allemand. Elle pouvait faire rebondir une affaire déjà ancienne et coûter la liberté et peut-être la vie à ces hommes. L'un des amis de Dufor fut mis en cellule avec lui, dans une chambre de la prison de Senlis. Cet ami, que je vais nommer Georges, revient d'un interrogatoire épuisé et lui dit : « L' Dr. Schott est terrible. Il sait tout; enfin, je suis bien content tout de même de n'avoir pas parlé de l'affaire de la rue D. ni de celle de la rue J... ». Dufor frappa à sa porte, demanda à sortir et pria son gardien de l'amener auprès du juge. Il lui dit de reprendre l'interrogatoire de Georges et de le faire parler de ces deux affaires.

Ce fut fait. Georges pressuré comme un citron fut amené à Fresnes et de là vers une destination inconnue. Fusillé immédiatement. On ne le revit plus jamais. A ce moment, le Dr. Schott vint chercher mon mari et le fit monter à la place du pauvre Georges dans la chambre de Dufor. Cela était calculé habilement afin que Pierre qui avait su résister à toutes les pressions physiques et morales, puisse se confier dans l'intimité de la prison à son camarade. Le jeu était adroit de la part de l'avoué. Mais mon mari se méfiait des imprudences passées de ce chef, qui lui avoua du reste avoir donné son nom à la Gestapo. Les plans adroits du Dr. Schott furent déjoués par la hantise de Pierre depuis son arrestation : s'évader. A la gare Montparnasse sa tentative avait échoué. Il n'allait pas laisser passer une nouvelle occasion. Dufor est un garçon léger. C'est ce qui explique l'inexplicable. Il a parlé sans se rendre compte de l'importance de ses paroles et ne pensa pas aux conséquences logiques de ces aveux. Il les oublie devant la patte de velours de son juge et les met sur le compte de la fatalité de son arrestation.

Nous sommes le 9 juin 1944. Le Débarquement vient d'avoir lieu. Les chances sont maintenant du côté des Alliés. Mon mari lui parle d'évasion. Pourquoi pas ? Et ce garçon inconscient, mais courageux, imagine déjà reprendre la vie de combat à côté de ses anciens camarades. Il est sincère lorsqu'une fois libre, il part dans un maquis où il agira en héros. Cherche-t-il déjà la mort ? Pas encore, car c'est la mais ouverte qu'il s'avance à la libération de Paris, vers un ami à lui, qui fut aussi arrêté par sa faute. Celui-ci le refuse et lui fait comprendre sa responsabilité : « Vous avez préparé tous nos interrogatoires ».

De cette date commence son calvaire. Les camarades survivants sont hésitants et n'ont pas le coeur de le dénoncer malgré ses victimes nombreuses et les familles qui réclament justice. Sa femme inspire à tous un si grand respect et une admiration méritée. Ils hésitent aussi parce que les souffrances endurées en prison inclinent beaucoup à l'indulgence et au pardon. Mais lui ne se pardonne pas. Veut-il aussi éviter aux siens les longs débats d'un procès inévitable ? Il se fera justice. Un peu tard peut-être, mais il expiera.

En pensant à tout ceci en prison, je comprends la colère violente du Dr. Schott arrivant chez nous à

4 heures du matin et répétant sans arrêt en emmenant les enfants avec moi: « Pas de pitié - pas de pitié ». L'évasion a bousculé tous ses plans minutieusement élaborés. Il espérait, vainement sans doute, les confidences de mon mari à Dufor; il espérait grâce à elles prendre encore deux résistants importants. Lui-même, cet avoué, va être rendu responsable de cette évasion qu'il n'a pas pu empêcher. Il passera deux fois en conseil de guerre. La première fois avec son interprète Robert. Celui-ci ayant porté le colis où se trouvaient les draps et la lime est fort suspecté et arrêté. Gardé par un camarade, il se sauve, préférant désertier qu'être fusillé. Après la Libération, nous le retrouverons prisonnier de guerre à Laon. Mon mari le fera interroger par les services de contre-espionnage, et beaucoup de points obscurs seront éclairés de ce fait. Nous apprendrons ainsi que Pierre devait être fusillé 5 jours après son évasion.

Mais j'ai anticipé. Nous ne sommes encore qu'en juillet 1944. La bataille de Normandie se poursuit sans grand progrès; malgré tout nous espérons à Fresnes une prompte percée des troupes anglo-saxonnes vers Paris. Que d'espoirs cela signifie pour nous. Après la victoire du pays, notre propre libération personnelle. Les inquiétudes toutefois se mêlent à nos espoirs car nous avons de la famille et ne savons si elle survivra aux carnages dont la Normandie nous donne un exemple. Mes enfants restés seuls m'inquiètent beaucoup et je prie afin qu'ils soient protégés des combats et des bombardements. Je demande à être près d'eux à l'heure du danger. Il me semble que ma présence à leur côté suffirait à les protéger. J'avais accepté, quoique imposé, cet internement comme une épreuve nécessaire, comme une retraite salubre. Maintenant, avec l'avance alliée, je pense être plus utile près des miens; je désire ardemment mon retour près d'eux. Ce rêve semble impossible: je suis prisonnière. Je comprends ce que ce mot veut dire: avant mon incarcération je n'en comprenais pas toute la portée.

Les points gravés dans le mur en guise de calendrier ne forment que six semaines. Est-ce possible que six semaines paraissent si longues; que six semaines changent tant un individu; que six semaines transforment la valeur de chaque objet, de chaque geste à ce point? Je désire ma libération et la crains. Si elle veut dire que mon mari est repris je la refuse et la maudis. Dans mon cas particulier peut-elle avoir lieu sans contre-partie mauvaise? Je pense que non et alors j'accepte à nouveau mon sort, je redeviens prisonnière volontaire, moralement s'entend. Et je m'endors apaisée.

Au réveil, j'ai soudain l'étrange sensation de bien être. Je me sens heureuse et, instinctivement, sans réfléchir, je m'agenouille: « Merci, mon Dieu, d'exaucer mes prières ».

Je suis à peine relevée que ma porte s'ouvre brutalement: « Tribunal ». Et j'emboîte le pas derrière Sophie, passivement. L'avoué allemand est seul. Que me veut-il? Il me fait un petit sermon: J'ai pris un crayon au précédent interrogatoire, j'ai été surprise. Cela pouvait me coûter cher, et à lui aussi d'ailleurs. Ce n'était pas raisonnable. Heureusement que c'était une bonne fille de ses amies qui m'a surpris et qui ne m'a pas dénoncée à l'adjudant.

Tout ceci est exact. Au dernier interrogatoire, en effet, profitant d'un moment d'inattention de sa part, j'ai pris son crayon et l'ai mis dans la poche de mon manteau. Revenue dans ma cellule, je l'ai dissimulé dans l'ourlet du dit manteau. Un jour que je lisais un livre de propagande allemande, je sortis mon crayon et j'annotai des réflexions sur ce que je lisais. Habitude des prisonniers. En général, faute de crayon c'est avec l'ongle que l'on fait part à soi-même et aux autres internés des réflexions suggérées par la lecture. Quelle compagnie c'était pour nous de connaître les pensées de nos camarades de captivité, presque toutes d'une haute élévation morale. Sophie, de temps en temps, coupait les marges des livres pour effacer ces réflexions.

J'étais donc en train d'écrire, étendue sur mon lit, lorsque la porte s'ouvrit brusquement. Réflexe automatique, je cache le crayon. Mais la gardienne, une brune assez forte, « la noceuse » comme nous l'appelions, me dit: « Donnez-moi votre crayon, inutile de le cacher, vous l'avez pris au tribunal et vous savez bien que c'est défendu d'avoir un crayon » - « Oh oui, je le sais puisque tout est défendu ici. Vous croyez que c'est drôle d'être enfermée, lorsqu'on a quatre enfants qui ont besoin de vous! ». C'était un jour de cafard, et même l'arrivée de la gardienne allemande était une suspension courte mais appréciable à la solitude étourdissante qui m'entourait. « Oui, je sais, mais vous n'en avez plus pour longtemps ». Curieuses et presque douces paroles. Je ne les prenais pas à la lettre car je savais combien sont illusoires en prison les réflexions de ce genre.

Après son départ, les cinq coups convenus m'appellent au « téléphone », autrement dit au-dessus des waters, au robinet. Et ma voisine, « la condamnée à mort », me demande ce qui s'est passé. Je le lui dis. Elle me reproche de ne pas avoir cassé le crayon comme elle me l'avait suggéré pour ne garder que la mine. Cela n'aurait rien changé car j'étais regardée silencieusement depuis un temps assez long et je ne le savais pas. C'est ce qui est odieux à Fresnes d'être au secret, à la fois toujours seule et jamais seule; nous ne sommes jamais sûres de pouvoir faire notre toilette ou autre chose dans la solitude; l'adjudant peut nous regarder et même entrer quand il le veut. Les policiers cherchent à nous enlever tout respect humain, mais ils échouent. Ce sont eux qui, pour nous, ne comptent plus et ils ont beau se précipiter dans les couloirs les jours des douches, la capitaine en tête pour apercevoir les pauvres françaises se draper difficilement, soit dans une couverture, soit dans un manteau et quelquefois dans moins encore, le corps au-dessous, nous ne les voyons pas; nous profitons seulement de cette occasion pour essayer de mettre un visage sur une voix connue. Au retour des douches, les cheveux mouillés, pâles et mal drapées, nous ressemblons à la cohorte des damnés, dans l'Enfer de Dante illustré par Gustave Doré. La douche a lieu environ toutes les trois semaines. Elle pourrait être agréable, il faut aussi qu'ils nous la gâchent. Si nous ne sommes pas au secret ils nous font sortir de cellule en faisant bien attention d'intercaler des espaces afin que l'on ne puisse se trouver avec ses voisines immédiates. Nous devons sortir immédiatement déshabillées sous un vêtement quelconque. Si nous sommes au secret, les gardiennes ne nous font sortir que l'une après l'autre. Nous entrons dans une cabine où les surveillantes font brusquement couler l'eau sans préavis et l'arrêtent de même. Elles nous font sortir également au gré de leur fantaisie. La crainte de ne pas être revêtue au moment de la sortie fait que nous nous rhabillons toujours trop tôt et recevons la bonne eau chaude sur le seul vêtement gardé, au lieu de la recevoir sur notre corps; car le temps des douches varie d'un quart de minute à dix sans que rien puisse faire prévoir la fin et l'ouverture brusque de la cabine. Cela s'accompagne de cris, de hurlements de nos gardiennes qui veulent plaire à l'entourage masculin qui rode ces jours-là dans nos couloirs.

Mais revenons au Tribunal, après cette longue diversion. Je reçois donc, sans broncher, l'observation justifiée pour le crayon. « Regardez-moi », me dit-il ensuite « Pourquoi pensez-vous que je suis ici ? ». Je hausse les épaules et ne réponds pas; je ne suis pas agressive aujourd'hui. « Eh bien », continue-t-il « je vous annonce que vous êtes libre ». Cette fois je lève la tête et mes yeux s'inquiètent: « Auriez-vous repris mon mari ? » - « Non, vous êtes libre » - « Et ma belle-sœur ? » - Elle aussi, et les dames arrêtées en même temps que vous deux également ». La mère et l'épouse de Dufour (Farjon); à ce moment une tristesse profonde m'empoigne. Je sais trop bien ce que leur réserve l'avenir. « Voulez-vous attendre votre belle-sœur ici pendant que je la cherche pour lui annoncer sa libération ? » - « Oh oui ». Il revient peu de temps avec elle. Nous nous embrassons. « Savez-vous pourquoi le juge vous a fait venir ? » lui demandai-je. - « Non » - Eh bien, c'est pour nous annoncer notre détention jusqu'à la fin de la guerre » ajoutai-je, taquine.

Là-dessus ma belle-sœur invective violemment notre juge, lui demande des comptes pour son arrestation et s'emballa rapidement. En riant, je l'arrête. « Mais non, Clo, nous sommes libres et Pierre n'est pas repris » - « Est-ce vrai ? » et elle rit; et nous rions, folles de joie. Mais il nous faut retourner dans nos cellules, séparément, jusqu'à midi environ, car notre commissaire a encore du travail et il veut rendre les clés de ma belle-sœur à sa sortie de Fresnes.

En revenant dans nos cellules, notre joie égoïste s'atténue au chagrin de laisser nos camarades. Nous leur annonçons notre départ. Elles se réjouissent sincèrement pour nous, mais l'amertume de leur sort va s'accroître. Nous allons chercher à l'amoinrir en proposant nos services. Vite elles nous apprennent par cœur les adresses et les noms de leurs familles, les messages à leur dire. J'ai peur de ma mémoire défaillante. Je répète consciencieusement tous ces noms nouveaux. A chaque instant, interruption: Sophie vient regarder ma literie; elle vient ensuite chercher ma cuvette et un autre objet. J'en profite pour lui demander de léguer quelques affaires personnelles à mes voisines. Elle accepte; elle est charmante; elle ne me considère déjà plus comme une opprimée sur laquelle elle a tous les droits. Dès qu'elle tourne le dos, le « téléphone » marche à nouveau. Ma libération se sait dans tout le secteur et les messages affluent. Comment pourrai-je retenir tous ces numéros de maisons, ces rues inconnues ? Ma voisine me dit encore: « Casse ton carreau avant de partir. Ils en remettront un neuf

Mais celle qui te succédera pourra le repousser lorsque le mastic sera encore frais. J'essaie, je tape de toutes mes forces avec ma cuiller puis avec ma gamelle. Il me semble que toute la prison doit m'entendre. Ma vitre tient bon. Je recommence. Là-dessus, ma porte s'ouvre de nouveau. « Venez ». Et les formalités de l'arrivée s'accomplissent en sens inverse. La prison nous restitue nos affaires, nos sacs. Nous pouvons bavarder à peu près libres, bien qu'encadrées encore par les barreaux des couloirs. Nous échangeons nos impressions de prison, avec ma belle-sœur et Mmes Farjeon mère et belle-fille.

Je ne dois voir en elles que de malheureuses compagnes de captivité et pense à ce qui les attend plus tard. Pis que tout ce qu'elles viennent de vivre. Comme elles seront à plaindre un jour proche. Elles ne se doutent de rien. Elles sont comme nous grisées par cette liberté. Elles voient le beau retour dans leurs foyers. La mère me parle d'une fille malade qu'elle a quittée pour la première fois de sa vie, et pour laquelle elle se ravageait d'inquiétude. La jeune, jolie et sympathique jeune femme, a des enfants en bas âge qu'elle est impatiente de revoir comme moi les miens. Nous nous sentons très proches les unes des autres pour avoir vécu la même mésaventure, dans les mêmes conditions. Innocentes, charmantes, elles me parlent de nous revoir, unies par la souffrance passée. Hélas, je dois refuser cette amitié qui pourrait naître devant le courage et l'âme élevée de ces personnes. Je réponds évasivement, car je sais que plus tard, avec mon caractère trop franc, je ne pourrais soutenir le moral de cette jeune femme qui cherche à se prouver à elle-même et à ses amis que son mari n'a pas trahi.

Nous sentons aussi que nous sommes lâchées en appât pour nos évadés. Ce sera une liberté apparente qui nous attend. Chacun de nos déplacements, de nos coups de téléphone, de nos lettres, sera épié. Qu'importe, nous saurons déjouer les filatures; nous serons prudentes et patientes. La libération de Paris ne peut plus tarder.

Nous voici dans le métro. La foule nous entoure. Que c'est beau une foule après la solitude complète. Ma belle-sœur a bien maigri. Madame Farjeon est pâle. Je suis couverte de boutons dus à la vermine. Mais nous allons pouvoir remettre du linge frais, nous regarder, aller chez le coiffeur. Que c'est amusant tout cela. Plus merveilleux que tout, je vais pouvoir embrasser mes enfants, serrer mon tout petit amour dans mes bras. C'est trop doux, je ne peux imaginer que ce bonheur si intense soit si proche. Je monte mes six étages en me disant que c'est pourtant vrai, que ce but merveilleux, tant de fois rêvé, va se réaliser.

Je sonne, je re-sonne, impatiente. Rien. Je frappe; toujours rien. Je redescends pesamment l'escalier. Cette fois, je sens la diminution physique du séjour en prison.

Le concierge pousse des cris de joie en nous voyant. « Mais où sont les enfants et Jeanine ? » - « Ils sont partis à la campagne depuis huit jours ». Il ne sait pas où. Tâchons de l'apprendre nous-mêmes. L'amie voisine, qui me servait de boîte aux lettres, par malchance, n'est pas là non plus, ni sa mère. Clotilde m'offre d'aller chez elle, puisque je ne peux entrer chez moi. Ces quelques cent mètres qui séparent nos logis me semblent longs. Nouvelle déception. Personne rue le Marois. Où peut être sa bonne ? Le concierge est nouveau et ne sait rien. Ma belle-sœur a les clés mais le verrou est mis. Nous enrageons, nous redescendons. Il est 2 heures ½, à jeun bien entendu, et sans ticket d'alimentation. Que faire ?

Déçues par ce retour que nous espérions différent, nous trouvons une brave épicière qui nous donne l'aumône de pain beurré et sucré. Quel régal. Du pain d'occupation, tout gris, mais si bon à côté de l'autre, celui de Fresnes; celui-ci est frais et croustillant. Nous voici un peu mieux. Je tombe quand-même sans arrêt sur les genoux comme un vieux cheval fourbu. Je désire aller au café téléphoner, savoir tout de même ce qu'il en est des miens. C'est trop bête d'être en liberté et toujours loin de mes aimés.

Mon premier coup de téléphone me fait bondir de joie. J'ai de bonnes nouvelles de « Lisette ». C'est à dire de Pierre. Les enfants sont dans la vallée de Chevreuse, car mes amis et leur père craignaient pour mes filles des interrogatoires gênants. Les policiers rôdaient autour. Malheureusement, le lendemain dimanche, les trains ne marchent pas, et le lundi je ne suis pas libre. Le mardi seulement, je retrouverai

mes poussins, pas sans peine du reste car je connais mal l'adresse de la maison qui leur a été gentiment offerte en refuge. Je traîne deux heures, épuisée, à Bures-sur-Yvette, avant de retrouver le gîte de mes trois enfants. Le quatrième est toujours en colonie de vacances et ses sœurs lui ont laissé ignorer mon incarcération. J'aimerais l'avoir près de moi, il me fait défaut. Mes filles, exubérantes, bavardent à qui mieux mieux et me racontent tout ce qui s'est passé en mon absence. Elles me posent aussi mille questions. On me montre également tous les talents nouveaux du jeune dernier. Il marche maintenant. Celui-ci m'étonne; il est tout différent du gros poupon que j'ai laissé: plus menu, plus blond, plus frisé, il me regarde, je le prends sur mes genoux. Il fait le petit câlin. M'a-t-il reconnue ? Oui, un geste est probant: mes oreilles sont nues et il les saisit. Il a retrouvé la maman à qui tout petit il prenait les boucles d'oreilles pour se les faire mettre. Petit pincement un peu douloureux mais amusant. Puis il fait dans l'air un gros baiser, un baiser qu'il ne faisait plus depuis mon départ. Mon doux tout petit, je t'ai à nouveau dans les bras. Que de joies nouvelles tu vas encore me donner; comme je saurai, encore mieux que par le passé, goûter tous les charmes de ce petit être qui s'ouvre à la vie. Que c'est bon, la présence chaude de mes enfants. La brave Jeanine aussi est de la fête. Il manque encore le fils de 8 ans et le papa. La séparation ne sera plus longue car les événements prennent une tournure rapide. Les nouvelles sont merveilleuses; les Américains ont percé le front; les villes libérées sont comme autant de cadeaux jetés à foison.

Ma belle-sœur et moi-même n'oublions pas, dans cette ivresse, les pauvres camarades de captivité. Dès le dimanche, lendemain de notre libération, nous courons chez tous les parents, nous écrivons aux adresses données; nous apportons partout la joie de quelques détails sur l'être aimé. Je ne reste qu'un jour à Bures pour continuer les visites aux familles. Cette tâche terminée je me laisse dorloter par les miens dans ce petit pays tranquille où je reprends rapidement poids et bonne mine. Par contre, Clotilde a une désagréable impression en rentrant chez elle. Elle apprend qu'elle a été entièrement cambriolée. Ses meilleurs vêtements sont partis avec ses bijoux de famille, son linge de maison, son poste de radio et son argent. Son concierge a disparu peu de temps après ce vol. Etrange coïncidence. Est-ce lui ? Ou les Allemands qui sont responsables ? Le premier a-t-il pensé que les seconds seraient accusés ? C'est possible. Ou bien les Miliciens ? A peine l'enquête de la police française commence-t-elle que les agents font grève.

Ils participent tout de suite à la libération de Paris et ce vol est oublié dans la grande joie des journées historiques. Les Allemands fuient. Ils pillent une dernière fois la France. Ils tuent; mais eux aussi sont tués. C'est l'avant-dernier sursaut de la bête mauvaise. La Police Militaire allemande, qui s'occupait de nous, fuit la première en Belgique. Elle ne peut plus nous surveiller. Nous nous sentons déjà libres, malgré les combats de rues en cours qui sont si exaltants. Nous voulons immédiatement pavoiser. Une salve de mitrailleuse nous répond; elle part du lycée Claude Bernard, encore occupé.

Une épreuve très pénible nous attend encore, une épreuve symbolique, l'épreuve qui touche au même moment les plus nobles foyers de France. Une cousine que nous aimons infiniment car nous sommes unis à elle beaucoup plus par la sympathie réciproque de ménage à ménage que par les liens de parenté, me téléphone: « Nos inquiétudes sont terminées. Malgré les dangers traversés nous sortons indemnes de la bagarre. Nous pouvons nous en féliciter mutuellement. Cette communication téléphonique se fait en langage clair, l'une des premières que nous pouvons échanger sans sous-entendus prudents, car ces amis, bien qu'Israélites, restèrent chez eux sous leur nom, bravant la Gestapo, recevant sans cesse et aidant de tous leurs moyens les résistants les plus actifs. Les masques sont déjà levés. Paris combat, Paris s'insurge ouvertement. Nous vivons donc ces heures merveilleuses, légères, malgré le bruit du canon et de la mitrailleuse, lorsque je reçois une autre communication téléphonique. Le docteur Frankel, son mari, d'une voix pâle, me dit: « Biqui est mortellement blessé ». Je sursaute, ne pouvant tout de suite croire une nouvelle aussi terrible. « Comment peux-tu dire une chose pareille ? S'il vit, nous devons encore espérer. Que s'est-il passé ? » - « Inutile de s'illusionner », me répond-il. « Il a reçu plusieurs blessures au ventre et chacune d'elles est mortelle ». Nous sommes tous atterrés, notre joie brisée. Biqui, un charmant garçon de 17 ans ½, si ouvert et si franc, le gentil

Enfant plein de fantaisie, intelligent et studieux, qui venait de procurer à ses parents la grande fierté d'un bachot avec mention. Je retéléphone le lendemain espérant un miracle et désirant avoir des détails. « L'enfant s'est allongé sur son lit après le déjeuner; vers 5 heures il s'en alla sans rien nous dire », me raconte sa mère. « A 10 heures du soir, coup de téléphone coup de téléphone de l'hôpital où il venait d'être amené, gravement blessé. La nuit fut interminable et angoissante. Impossible de le rejoindre. Au matin seulement nous avons pu aller à son chevet. Biqui est admirable. Il sourit et me dit - Jacques sera fier de moi lorsqu'il saura ce que j'ai fait. J'ai pris des armes aux Allemands pour aller combattre contre eux; j'en ai tué deux avec mon camarade - » Sa mère cache ses larmes et lui dit, merveilleusement courageuse: « Ton frère sera peut-être un peu jaloux de toi, car tu seras décoré avant lui ». Effectivement, il aura la Croix de Guerre avec étoile d'argent à titre posthume.

L'enfant est perdu, irrémédiablement perdu. Le sait-il et le cache-t-il à ses parents, ou croit-il à l'intervention chirurgicale ? Il demande à communier avant d'être opéré. Puis il meurt apaisé, et heureux de son fait d'armes, et heureux de la délivrance de Paris à laquelle il a contribué. Les difficultés matérielles s'ajoutent à la grande peine des siens. Les Pompes Funèbres, dans ces journées de combat, sont submergées; il faut lutter pour obtenir un cercueil que l'on cherche soi-même. Il fait très chaud; les corps se désagrègent vite. Le service religieux a lieu le matin même de l'arrivée des chars Leclerc, ce matin qui aurait dû n'être que joie et clarté. Et ce matin devient celui de la joie et de la peine. Cet enfant si pur doit-il être offert en holocauste pour la Libération de Paris, lui et tous ses camarades de combat ?

En robes de deuil nous traversons la ville à bicyclette, Clotilde, Annette et moi, pour aller à l'enterrement, alors que toutes les autres jeunes filles et jeunes femmes sont pimpantes en bleu, blanc et rouge. Nous sommes arrêtées en plusieurs endroits par des mitraillades nourries. De nombreux scouts, ses amis, sont là, venus de tous les coins de la ville, malgré l'arrêt des métros et malgré l'arrivée des chars français et alliés tant attendus. Ils sont là, pleurant le camarade si cher, dont la mort est à la fois douloureuse mais si belle.

Nous croisons au retour les vainqueurs. Après les larmes, les cris d'allégresse et soudain, à nouveau, le combat. Les coups partent traîtreusement des toits et des fenêtres; les beaux soldats bronzés, embrassés par toutes les jeunes filles et jeunes femmes, abandonnent le petit calot pour le casque, s'abritent dans leur tourelle et ripostent avec leurs canons légers. La foule, médusée, ne songe même pas à s'abriter; elle signale les tireurs aux chars, pensant beaucoup plus à sauver nos libérateurs et à expurger Paris qu'à se protéger eux-mêmes.

A quelques jours de là, les parents reçoivent les adieux de leur enfant. Cette lettre, postée par lui-même à son nom et qui aurait été reçue par lui, s'il avait survécu à la mission dangereuse qu'il avait l'ordre d'accomplir, lettre écrite avant son premier et dernier combat:

Samedi - Mes chers parents

Je m'excuse de vous avoir désobéi; je m'excuse aussi de la peine que, peut-être, vous aurez à cause de moi... Je pars essayer d'exécuter une mission. C'est le devoir, je ne puis faire autrement ! Vous le comprendrez et, quoi qu'il arrive, vous serez contents de votre petit Biqui qui vous aime et qui vous embrasse.

J'embrasse très fort ma Mimie; elle m'a donné la Foi, je l'en remercie tellement aujourd'hui. J'embrasse aussi tante Nini

Biqui

P.S. - Jacques en aurait fait autant. Je suis heureux.

L'avant-dernière phrase est adressée aux deux domestiques fidèles et dévouées qui pleurent avec nous L'enfant si cher et si aimable. Jacques est le grand-frère, prisonnier de guerre, que ses parents attendront encore de longs mois. Et, pour lui, la joie du retour sera brisée par ce deuil qu'il n'apprendra qu'à ce moment.

Quelques jours avant, mon mari est revenu à Boulogne. Nous nous racontons avec fièvre tout ce qui s'est passé durant notre longue séparation. Mais, avant de re-goûter les joies de la vie en famille, il doit rejoindre son poste, il doit quitter Paris alors que sa libération n'est pas complète. Il doit franchir les lignes de combat de St Denis, franchir l'Oise. Il sera appréhendé par des S.S., ce qui est fort dangereux pour un évadé condamné à mort ! Ils lui prendront sa bicyclette, le regarderont d'un air soupçonneux, mais le laisseront passer. Il doit faire occuper les quatre préfectures de sa future Région par les nouveaux préfets avant l'arrivée des troupes angle-saxonnes, le Général de Gaulle lui ayant confié la Région X... avec le titre de « Commissaire Régional de la République ». Il doit donc représenter le nouveau gouvernement auprès des Alliés. Les préfets de Vichy doivent laisser la place aux hommes de confiance du Général. Cette mise en place se fera sans grande difficulté. L'un d'eux, par principe, toutefois demande à mon mari: « Prouvez-moi que vous êtes bien le représentant du nouveau gouvernement ». D'un geste sûr de lui, Pierre désigne le bourrage de son veston dans lequel j'avais cousu la nomination officielle, précaution élémentaire pour passer à travers les barrages allemands. Heureusement que le préfet n'insiste pas, son successeur ayant sorti un petit papier de sa poche, car, durant le voyage inconfortable, le Commissaire fort crotté, avait dû emprunter un costume pour entrer dignement en fonctions et sa nomination n'était plus sur lui.

Un autre préfet, avant d'abandonner son poste, dit seulement: « L'Histoire jugera ». Et l'Histoire a déjà jugé.

L'arrivée officielle des représentants du Gouvernement Provisoire est souvent le signal d'ardents combats des F.F.I. contre les Allemands, combats coûteux en vies humaines, actes d'héroïsme de tous les jeunes gens qui piaffent d'impatience de lutter face à face avec l'ennemi, contre lequel ils ont travaillé sournoisement et courageusement durant quatre longues années d'occupation. La France prend part à sa propre libération, dans un grand élan de tous ses fils unis.

Après cette page glorieuse, héroïque, douloureuse, où il nous semble que tout va changer et s'améliorer rapidement, la guerre continue et une autre tâche attend mon mari, une tâche écrasante, délicate, mais moins dangereuse. Il va s'y donner entièrement. Et puis la paix arrive, elle aussi un peu décevante, car l'Europe a trop souffert durant ces cinq années. Les nerfs des hommes sont à bout et tout ce qui a été détruit ne peut se refaire en quelques mois; Les prisonniers et déportés imaginaient leur famille et la France idéalisées. Et nous-mêmes nous attendions d'eux un réconfort d'énergie et d'activité qu'ils ne peuvent encore donner.

Et la grande déception, la grande tristesse, nous vient surtout des récits affreux sur les camps de mort en Allemagne. Presque chaque jour c'est un nouveau décès que nous apprenons. Avant-hier, c'était le père, la mère, et l'aîné des Bouloche, hier celui de Jacques, arrêté en même temps que mon mari. Par contre, les docteur et doctoresse Frenel reviennent, lui plein d'ardeur malgré les longs mois à Buchenwald. Il se présente aux élections huit jours après son arrivée, avec succès bien entendu, s'imposant par sa valeur et son courage. Elle, merveilleuse figure de souffrance, garde sur son beau visage fin la trace des atrocités vues et vécues à Ravensbrück. Le docteur M. revient aussi et avec sa faconde joviale de méridional, raconte ses aventures. On sent que chez lui les mauvaises heures seront vite oubliées, même la trahison de Dufor qui est à l'origine de son arrestation et qui représentée le symbole de l'empoisonnement allemand. Les Nazis ont tout souillé, sali, avec leur venin adroitement distillé. Les résistants, ces hommes ardents qui donnaient leur vie pour leur pays, ont quelquefois souffert au-dessus de leurs forces. Les uns ont parlé, les souffrances physiques étant trop dures; d'autres ont été égarés par la flatterie, l'enjôlement allemand. Et la grande masse des déportés a subi l'avisement de la faim, des coups, qui interdisent toute rébellion.

Mais il en est qui ont souffert au-delà de toute imagination et qui ont résisté admirablement à ces épreuves. Beaucoup sont morts. Ne les oublions jamais. Les autres vivent encore.

APPENDICE

J'ai ressenti avec force ce qui distinguait ces hommes et ces femmes de ceux qui ont trahi, en retournant à Fresnes en cette année 1945. Nous allions à plusieurs anciennes internées, à la recherche d'indications sur la mort de la mère de ma voisine - sa mère qui revint de l'interrogatoire en soufflant à sa voisine: « Je suis très fatiguée, je n'en puis plus, pourvu qu'ils n'en fassent pas autant à ma fille ». Elle s'étendit sur son grabat et, dans la nuit, les gardiens s'agitèrent et les détenus des cellules proches entendirent les Allemands apporter un cercueil. C'est tout ce que nous savons d'elle.

Quelle émotion pour nous de revoir nos cellules, d'y retrouver nos inscriptions, la trace des longues heures de solitude. Et c'est un peu avec pitié que je regardais ceux qui vivent à notre place actuellement dans cette sinistre demeure. Ils étaient là, en file car c'était jour de visite, à attendre leurs colis, leurs visiteurs, leurs avocats. Ils pouvaient parler librement et n'en abusaient pas. Aucune trace de souffrance sur leurs visages, un peu d'ennui seulement et surtout ce qui nous étonnait c'est qu'il n'y avait rien de frappant en eux; nous avions devant nous des visages sans âme. Nous étions dans une prison plus humaine que la nôtre mais qui ne vibrait pas. Madeleine, la sœur de Florence, souffrait de penser que les dernières heures de sa mère et de sa sœur avaient pu se passer dans cette atmosphère grise. Et, d'un seul élan, les deux anciennes de Fresnes, revenantes de Ravensbrück, et moi-même, nous lui dîmes: « Fresnes n'est plus Fresnes; ce sont bien les mêmes cellules avec un régime plus acceptable mais, ici, il n'y a rien qui soutienne ces hommes ».

Aucun idéal, aucune communion entre eux, aucune fraternité, aucun espoir. Je m'explique. Ils ont indéniablement plus d'espoir que nous de sortir de l'internement, même les condamnés à mort, ces collaborateurs, car la Justice actuelle est faible ou humaine, qualificatif au choix des uns et des autres, mais ce n'est qu'un espoir personnel, donc vain. Tandis que nous, nous espérions que la France serait sauvée, que la France sortirait de l'étreinte morbide, et jamais cet espoir ne nous quittait un seul instant. Et cette espérance est justifiée. La France est libre. C'est déjà beaucoup, messieurs les grincheux. Même les silences étaient vibrants à Fresnes, nous vibrions intensément et nous savions qu'autour de nous, derrière les murs, il y avait des vies précieuses et que ces vies précieuses avaient tout accepté volontairement. Dans sa cellule, avant d'être fusillé, le 5 août 1944, par les Allemands, Francine Froment, dite « Florence », a écrit: « Mieux vaut mourir debout que vivre à genoux », phrase dont on a déjà beaucoup parlé, car cette formule est lisiblement écrite, peut-être aussi parce qu'elle est venue sous la main de bien d'autres condamnés. Cela je ne sais, mais ce dont je suis sûre, c'est que sa sœur, Madeleine, a pu trouver cet héritage, incontestablement écrit par ma voisine, et tout à fait dans son esprit un peu pompeux, idéaliste, et pur et généreux, que nous ne pouvons que nous incliner devant cet adieu.